

PAUL PELLIOT

PUBLIE PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

—
1946



PAUL PELLIOT

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

—
1946

Paroles prononcées le 31 octobre 1945
devant le cercueil de Paul Pelliot

PAR

M. Georges SALLES

Directeur des Musées de France

Au nom des musées de France si largement bénéficiaires de vos découvertes, au nom de vos collègues du conseil des musées nationaux, au nom des Amis de l'Orient et du musée Guimet, dont vous assuriez la présidence..., au nom enfin de tous ceux qui, tournés vers l'Est, groupaient leur ferveur sous votre autorité, je viens vous adresser, Pelliot, un adieu désolé.

En vous perdant nous perdons un ami, un maître, un chef. Brusquement privés des ressources de votre science inégalée, nous le sommes aussi d'autres biens non moins précieux que vous nous prodiguiez.

Vous qui êtes couché là, vous étiez le plus vivant d'entre nous et nous dispensiez l'inaltérable jeunesse et le rayonnement de votre nature d'exception. L'étude n'avait jamais été chez vous séparée de l'action, et celle-ci avait l'allégresse pimpante qu'elle offre chez ceux nés, comme vous, sous le signe de l'audace et du succès.

Vous, le savant, qui chaque soir restiez courbé sur des textes jusqu'à une heure avancée de la nuit, le jour apparaissiez avec l'allure militaire d'un entraîneur d'hommes. Le pas rapide, la tête droite, le ton haut, la voix forte, votre venue changeait le tempo de tout ce à quoi vous participiez, que cela fût un débat scientifique, une réunion administrative ou une simple conversation. Ce ressort, qui vous avait mené si loin sur les routes d'Asie et qui dans le silence du cabinet vous conduisait dans les cheminements de vos

recherches linguistiques ou historiques, vous portait également en une même journée vers toutes les charges que vous aviez sans ménagement acceptées. Conseils, facultés, ministères, académies vous réclamaient. Vous y ameniez votre combativité toujours disponible, l'éclair de votre lucidité, la rigueur de votre dialectique, votre éloquence, votre chaleur. Fait pour commander, vous portiez légèrement ce don dangereux car vous possédiez les armes brillantes qui permettent de faire face, et d'enlever la décision.

Et nous, nous acceptions cette autorité avec joie, car il est bon, car il est rare de trouver auprès de soi un homme que les talents, la loyauté, la force désignent avec tant d'éclat pour tenir le rôle de chef. En vous parlant ici pour la dernière fois, à vous qui ne pouvez plus m'entendre, je ne puis néanmoins m'empêcher de me mettre à cette sorte de garde-à-vous moral que nous prenions si volontiers en votre présence. Non pas que vous fussiez ombrageux quant aux formes de respect. Le matin, quand vous nous receviez devant votre table de travail, vêtu de ce costume de matelot que vous aviez ramené de vos expéditions et qui vous servait ici de vêtement d'intérieur, nul n'était plus familier, plus compréhensif ni plus obligeant. Vous donniez sans compter la richesse de vos avis. Mais, même alors, dans l'intimité la plus confiante comment n'aurions-nous pas reconnu votre supériorité ?

Vous nous quittez, et les rapports qui nous lient aux hommes et aux choses de notre métier se trouvent tout changés. En vous adressant cet adieu suprême je me trouve investi d'une responsabilité qui me laisse hésitant.

Dès ses premiers pas dans la carrière de sinologue où il devait tant s'illustrer, Pelliot fait acte de soldat. C'est en 1900 ; il a 21 ans. Frais émoulu de l'école des Langues orientales il débarque à Hanoï à l'école française d'Extrême-Orient, puis le mois suivant il part pour la Chine et arrive à Pékin quelques semaines avant le début de la révolte des Boxers. Le 14 juin il s'engage comme volontaire et prend auprès du Lieutenant de vaisseau Darcy la direction de la défense des Légations assiégées par les Boxers. De nombreux témoignages nous ont appris quel fut son héroïsme au cours des péripéties de ce siège.

Sitôt le combat terminé Pelliot reprend sa besogne de savant et récolte pour l'École française d'Extrême-Orient des ouvrages chinois que les désordres précédents ont jetés sur le marché.

De 1900 à 1904 son activité se partage entre l'enseignement chinois qu'il professe à l'École française d'Extrême-Orient, et des voyages en Indo-Chine et en Chine au cours desquels il s'emploie notamment à constituer un fonds chinois pour la bibliothèque de l'école et une collection de peintures, dont une partie se trouve aujourd'hui à Paris.

Mais tout ceci n'est encore qu'un prélude au fameux voyage qui à 30 ans, devait le rendre célèbre. Quelques audacieux étrangers s'étaient récemment aventurés en Asie centrale. Dans l'impatience de ses 25 ans Pelliot se hâte de donner à la France sa part de découverte.

Après un an passé en France et en Russie, il est, par arrêté du 2 août 1905, chargé d'une mission scientifique en Asie centrale. Il part donc à son tour, au milieu de 1906, avec le Dr Vaillant, géographe, et Nouette, naturaliste et photographe. Marchant d'Ouest en Est il traverse à cheval le Turkestan russe, passe au Turkestan chinois et atteint en 1907 Kuca, site qui venait d'être exploré, en janvier de cette même année, par Grünwedel. Les séances des 10 mai et 7 juin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sont en partie consacrées à la lecture de ses rapports concernant les oasis de Kuca, Qumtura, Karich, Subasi, Tchaldarang, Kasgar.

En 1908, il atteint Touen-Houang, déjà visité par Sir Aurel Stein. Là, il réussit à se faire ouvrir, le 3 mars, une cachette contenant de 15 à 20.000 rouleaux manuscrits datant du VI^e au X^e siècle. Il en entreprend sur place le dépouillement intensif pour y choisir les plus précieux. Ce travail, exécuté dans la grotte même à un rythme accéléré, lui prend plusieurs semaines bien qu'il dépouillât chaque jour plusieurs centaines de manuscrits. Ceux-ci étaient pour la plupart chinois, beaucoup étaient tibétains, plusieurs étaient en écriture brahmi et en uigur. Quelques-uns étaient inédits. Il glane aussi de nombreuses bannières peintes. En quittant Touen-Houang en mai 1908, il rencontre à Leang-Tchou la

mission d'Ollone, s'arrête un mois à Si-gnan-fou, arrive au début d'octobre à Tsing-Tcheou, et à Pékin où il acquiert une grande quantité d'ouvrages chinois pour la Bibliothèque nationale et rentre en Indo-Chine.

Sa mission a duré deux ans 1/2.

Arrivé à Paris, en octobre 1909 il y est d'abord accueilli par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, puis solennellement reçu à la Sorbonne par le Comité de l'Asie française et par la Société de géographie. Le 12 mars 1910 la salle Pelliot est officiellement inaugurée au musée du Louvre.

En 1911, nommé professeur au Collège de France, où la chaire d'Asie centrale est créée à son intention, il se consacre dès lors à l'étude des manuscrits rapportés.

Pourtant l'ère des voyages n'est pas close pour lui. Durant la guerre de 1914-1918, officier de renseignements auprès de l'Armée d'Orient puis en Extrême-Orient, il séjourne en Mongolie puis en Sibérie et profite de ses longues haltes pour accroître sa connaissance des langues turques et mongoles.

Sa compétence universellement reconnue en ce qui concerne la haute Asie et le monde chinois en fait un ambassadeur in partibus partout où les intérêts de la France sont en jeu de ce côté du monde.

Récemment encore il était auprès de l'Ambassadeur Naggiar aux Etats-Unis, à la Conférence de Hot-Springs. Le mois dernier, alors qu'il se couchait pour ne plus se relever, il était sollicité par le Gouvernement pour se rendre à Tchoung-King afin d'y défendre nos possessions Indo-Chinoises.

Il est des noms qui ouvrent l'espace. Le vôtre, Pelliot, s'inscrit dans la série légendaire des voyageurs illustres, tandis que votre œuvre scientifique développée au cours de 35 années d'enseignement, partagée en d'innombrables publications, disséminée en une poussière de notes phosphorescentes, ne cessera de faire reconnaître, comme de votre vivant, votre maîtrise dans les Universités des deux Mondes.

En partant pour la clinique vous m'avez dit : « Quand je suis malade je me cache ». La mort brutale, qui nous endeuille, vous a pris intact. Sans doute aurez-vous auparavant connu une autre

agonie : celle que vous avez subie dans la révolte, durant l'abaissement momentané de notre pays. Ceux qui vous ont vu alors, clamant votre colère sans souci des représailles et instruisant par avance le procès de Vichy, ont su de quelle trempe était faite une âme sans compromis.

Vous avez lutté. Mais une usure secrète avait sans doute alors préparé la voie au mal foudroyant qui vient de vous abattre. Du moins aurez-vous eu la joie de voir votre espérance magnifiquement comblée.

Une dernière fois vous avez repris la route au service de la Grandeur française.

Vous alliez repartir...

Adieu, Pelliot, jusqu'au bout vous avez été un victorieux.

Paroles prononcées le 31 octobre 1945
devant le cercueil de Paul Pelliot

PAR

M. Edmond FARAL

Membre de l'Institut
Administrateur du Collège de France

J'apporte à Paul Pelliot le suprême hommage de ses collègues du Collège de France.

Dès le moment où sa vie a été menacée, l'angoisse nous a étreints ; dès le moment où l'irréparable a été accompli, nous sommes restés saisis devant l'immensité de notre perte ; et plus nous nous sommes appliqués à en prendre les justes mesures, plus nous avons senti s'aviver en nous l'effroi des privations soudaines.

S'il ne s'agissait pas de mettre en commun, peut-être pour l'allègement de nos cœurs, le deuil que nous éprouvons, à quoi serviraient ici les paroles ? Le devoir de piété, même rendu du fond de l'âme la plus fervente, et surtout alors, est sans doute celui qui s'accommode le mieux des sincérités du silence. De nous tous, qui sommes ici réunis par la même pensée, en est-il un seul qui ait besoin qu'on lui rappelle les mérites d'un homme dont l'œuvre, pleine de solidité et d'éclat, commande le respect et l'admiration ?

Mais cette œuvre a été si diverse, elle a touché à tant de choses, elle a mis tant d'idées en mouvement, qu'il n'est pas bien sûr que tous ceux qui l'ont connue seulement par quelque côté aient eu le moyen d'en pénétrer le sens profond et de prendre pleinement conscience de sa richesse. Ce point, si nous le marquons aujourd'hui, nous fera mieux sentir encore la solidarité de nos affections.

Paul Pelliot était, en France, le maître reconnu des études chinoises ; et les sinologues savent par le détail l'histoire de ses investigations et de ses découvertes dans ce domaine. Eux seuls pourront dire et diront avec compétence comment il s'était préparé, fortement et largement, à ses tâches futures ; ils rappelleront sa brillante activité à l'École française d'Extrême-Orient, — puis ses diverses missions en Chine, d'où il rapporta les magnifiques collections de manuscrits, de livres rares ou d'œuvres d'art dont s'enorgueillissent le Musée du Louvre, le Musée Guimet et la Bibliothèque nationale ; ils exprimeront enfin l'originalité de ses travaux sur l'histoire, l'archéologie, les langues de l'Asie centrale, travaux qui ont pris corps en tant de livres, mémoires et articles, ou qui, depuis 1911, ont fourni la substance de ses leçons au Collège de France et de ses communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mais les sinologues, qui peuvent si bien nous instruire à ce sujet, doivent aussi apprendre, à leur tour, en quelle rare estime les historiens de l'Occident tiennent, pour leur part, celles des études qu'il a magistralement menées tandis qu'il suivait les peuples asiatiques dans leurs migrations vers l'Europe ; et, par exemple, le mémoire qu'il publia en 1924 sur les Mongols et la papauté passe justement, aux yeux des médiévistes, pour un modèle d'information, d'intelligence et d'impeccable probité. Par son œuvre s'est affirmée une sorte de souveraineté, établie sur plusieurs vastes provinces ; et rien n'était mieux fait, pour montrer l'étendue de ses vues et de ses moyens, que le grand livre, écrit directement en anglais, auquel il travaillait depuis dix ans sur les Voyages de Marco Polo et dont il préparait l'impression : un de ces ouvrages faits de main de maître et intéressant au premier chef l'histoire des relations anciennes nouées entre des peuples qui s'échelonnaient, sur 120 degrés de longitude, d'une extrémité à l'autre du vieux monde.

De tant de beaux travaux, si justement appréciés, le ressort secret et puissant a été l'esprit de découverte. Il y avait en Paul Pelliot quelque chose de cette audacieuse curiosité des hommes du xv^e et du xvi^e siècle, quelque chose de l'âme des grands voyageurs et de celle des grands humanistes d'autrefois. Des uns et des

autres il a partagé la passion pour le nouveau ; et, dans l'expérience de ses propres entreprises et de ses propres réussites, il a renouvelé leurs labeurs et revéçu leurs joies.

Ce n'est pas sans raison que les récits de Marco Polo l'ont captivé. Voyageur comme lui, et sur les mêmes routes, sur la route de la soie, devenue pour lui la route mandarine, Paul Pelliot retrouvait son aventure en celle qu'avait tentée, sept siècles auparavant, un prédécesseur fameux. S'il savait combien peuvent recéler de secrets, bien loin des lieux où se situent les objets de l'étude, ces bibliothèques ou ces musées dont il avait l'amour, il savait aussi que les bibliothèques et les musées ne se font que par l'opération de ceux qui en procurent les livres et les pièces. Et il a été, lui-même, pour son pays, par ses explorations lointaines, un magnifique pourvoyeur en trésors d'art et en richesses documentaires.

Mais quel pourvoyeur averti ! Quel perspicace appréciateur du véritable prix et de la valeur spirituelle de ses découvertes ! Il faut voir comme il a su, évoquant les enthousiasmes du passé, les enthousiasmes d'un Pogge, en ce beau langage qui était le sien, si simple, si pur, si ferme, décrire l'ivresse dont il fut saisi, dans les grottes de Touen-Hang, quand un moine thibétain lui ouvrit les portes d'un réduit où gisaient par cent et par mille des manuscrits anciens en sanscrit, en sogdien, en thibétain, en turc ouïgour, en tokharien, en iranien, en chinois ! Ah ! qu'il se jugeait bien payé, dans le débordement de son émerveillement !

Pour réussir en ses initiatives, qui l'ont mené si loin en tant de directions, il a fallu à Paul Pelliot autre chose encore que la passion de la découverte : il lui a fallu le courage, ce courage qu'il a eu sous toutes ses formes.

Pendant l'été de l'année 1900, une bande de Boxers assiège un jour la légation de France, à Pékin, et s'apprête à l'incendier. Quelques Français sont retranchés derrière un mur, percé de meurtrières, le fusil au poing. Que va-t-il advenir de cette faible troupe ? Soudain, Paul Pelliot (il en est, et il a 22 ans) se dresse debout sur le mur et parle aux assaillants. La horde fanatique, d'abord décontenancée par cette audace, hésite à tirer contre la cible vivante qu'il leur offre ; puis, ressaisis et raillant, ces hommes le défient

de venir jusqu'à eux. Il y va ; il leur parle ; et l'ennemi, vaincu par l'admiration, se retire.

En 1909, au retour de la plus célèbre de ses expéditions en Asie centrale et en Chine, voici qu'en France, en France seulement, la jalousie et l'envie, qui s'entendent si bien à donner au talent de plume ses séductions, travaillent sur les pas du jeune triomphateur. Elles l'attaquent, et elles le poursuivent encore en 1911, quand il est candidat au Collège de France. Il a bien, pour le soutenir, les meilleures autorités du temps, Chavannes, Sylvain Lévi. Pourtant, il n'a que 31 ans et le sang vif : il pourrait se laisser entraîner à riposter durement. Mais non : en ce cruel moment, pas un mot (je n'ai point dit « pas un geste » ; car il y eut une fois le geste nécessaire) pas un mot de sa part ne laisse paraître le souci d'une défense personnelle. A Paris comme à Pékin, son cœur le met au-dessus de l'épreuve.

Et puis les années passent. En 1940, une effroyable tornade s'abat sur la France. L'ennemi est là, occupant victorieux, courtoisement insolent, diaboliquement calculateur. Ah ! Pelliot, comme votre courage s'est aussitôt mis, si simplement et si résolument, au service du vrai, du seul devoir ! On a vu, en ce temps-là, l'aiguille aimantée s'affoler dans l'habitable de bien des esprits. Mais, dans votre conscience, rien n'a cédé aux efforts de la tempête. Du premier jour, votre choix a été fait, ou plutôt (car vous n'avez pas eu l'idée d'un choix) votre position a été prise. C'est alors, en cet été de 1940, où nous nous retrouvions une fois au moins chaque semaine, que les liens anciens de notre amitié sont devenus (rareté si précieuse en ces temps troublés) ceux de l'absolue confiance. Et nos collègues du Collège de France vous doivent, comme je vous dois moi-même, d'avoir toujours pu compter sur l'indépendance de votre jugement, sur votre horreur pour les confusions d'idées, sur votre loyauté et votre droiture, sur votre inébranlable fermeté.

Courageux enfin, vous l'avez été jusqu'à votre dernier souffle. Vous avez voulu ignorer votre mal ; vous avez voulu qu'on l'ignorât comme vous. Vous répandiez autour de vous des paroles rassurantes, vous souteniez l'espoir des vôtres et de vos amis. Quand

je suis venu vous voir pour la dernière fois, vous m'avez dit, le visage à demi enfoui dans votre oreiller et d'une voix qui voulait être crue : « Vous savez, je guérirai. » Mais déjà le ton forcé de ces paroles, en un si grave état, trahissait votre héroïque secret. Et l'instant d'après, comme je vous quittais, relevant un peu votre tête, vous m'avez regardé et vous avez prononcé ces trois simples mots qui en disaient si long et dont vous saviez bien que je saisis toute la poignante signification : « Mon cher ami ! » Sur quoi vous êtes retombé.

Vous êtes, mon cher, mon admirable Pelliot, resté jusqu'à la fin ce que vous avez été pendant toute votre vie : un homme digne de ce nom. La nature vous avait pourvu de dons que vous avez cultivés de la haute manière, et vous vous êtes mis en passe d'entrer dans la légende. Tout en poussant l'art à l'extrême dans l'ordre d'études qui vous était propre, vous avez su vous mettre à l'aise sur tous les terrains où peut s'exercer l'activité humaine. Vous avez longuement réfléchi dans votre cabinet de travail, parmi vos beaux et innombrables livres ; mais vous avez aussi visité le vaste monde, jusqu'en ces parties lointaines, où toujours, à partir d'un certain moment, votre réputation vous avait précédé. Vous avez aimé le luxe des soies brodées et des mobiliers de bronze, mais aussi les sommeils à la dure sous la tente en peaux de bêtes. Vous avez eu l'aventureuse hardiesse du cavalier, mais aussi la sage pondération du sédentaire méditatif. Vous avez été sévère et généreux, brusque et affectueux, chaque fois quand il le fallait et comme il le fallait. Et tout cela faisait que nous vous mettions au rang des grands conducteurs dans l'ordre de la science et dans l'art de vivre, que nous vous considérions comme l'un de ces conquérants prestigieux et irréprochables, conquérants des choses et non pas des hommes, et que nous vous étions fidèles comme à un vaillant porte-enseigne.

Je vous l'assure, Paul Pelliot, mon très cher ami, la belle figure que vous avez été restera gravée dans nos mémoires, aimée, respectée comme si vous étiez toujours là.

Paul Pelliot
Honneur de la Sinologie française
1878-1945

Publié dans « *France-Orient* »

PAR

Jean FILLIOZAT

Il est des deuils de savants qui affectent une école, une université, une branche spéciale d'érudition ; celui de Paul Pelliot atteint les sciences historiques tout entières. Paul Pelliot était un des maîtres de la sinologie, des études mongoles, de la turcologie, des études iraniennes, ou plutôt, il embrassait à la fois tous ces domaines et bien d'autres. Dans chacun d'eux, il était le spécialiste le mieux informé, le plus minutieux, le plus scrupuleux qui pût être. En les embrassant, il les creusait à fond et pourtant il les débordait aussi. C'est que son activité, sa mémoire, sa maîtrise d'esprit n'étaient pas dans les limites communes. Elles lui permettaient d'être partout pleinement au courant, d'étudier de tous les points de vue avec la même compétence les problèmes qui dépassent les frontières d'un Etat ou le cadre d'une littérature. Nul n'excellait davantage à fonder les résultats généraux de l'histoire sur la complète élucidation des détails.

Paul Pelliot était un linguiste accompli, un philologue puissant, un historien profond. Il était aussi un homme d'action et un grand Français. Et par une conséquence naturelle de tous ces dons, parce que l'universalité de ses connaissances offrait tous ensemble à son jugement robuste les faits contrôlés, il savait rendre justice aux hommes et aux idées, qu'ils soient d'Orient ou d'Occident, d'autrefois ou d'aujourd'hui. La justice doit être parfois répressive ; elle rencontre alors une opposition acharnée. Aussi n'a-t-il

point travaillé sans lutte, mais nul n'était mieux armé pour le bon combat.

Sa carrière a commencé par une action d'éclat. En 1899, déjà jeune sinologue, il a été nommé pensionnaire de la Mission archéologique d'Indochine fondée l'année précédente. Lorsqu'en 1900 cette Mission est devenue l'École française d'Extrême Orient, il a été détaché à Pékin. Il se trouve là, à la légation de France, lorsqu'éclate, en juin, la révolution des « Boxeurs » qui attaquent les légations étrangères. Il est au premier rang de ceux qui défendent le quartier assiégé et qui, par deux mois de résistance acharnée, sauvent du massacre les femmes, les enfants, les réfugiés, tant chinois qu'européens. Dans une sortie héroïque, il arrache un drapeau aux assiégeants. A vingt-deux ans, il a déjà fait pressentir sa valeur de savant et affirmé son courage d'homme.

En 1901, il est nommé professeur de chinois à l'École française d'Extrême Orient et envoyé de nouveau en mission en Chine. Il y acquiert des collections de livres et d'objets qui attestent sa jeune compétence à la fois de bibliographe et d'archéologue. Déjà, il ne s'intéresse pas qu'à la Chine. Il recueille de grandes collections de textes classiques du bouddhisme tibétain et du bouddhisme mongol, ainsi qu'un panthéon bouddhique tibétain. Il a reçu à Paris les leçons de Chavannes et de Sylvain Lévi, le sinologue et l'indianiste qui mettent en commun leurs fructueux efforts. Il a appris d'eux qu'on ne connaît pleinement ni l'Inde ni la Chine, si on laisse de côté les liens que le bouddhisme a jetés entre elles et néglige celles de leurs sources littéraires qui s'éclairent mutuellement. Il publie des études précises sur des transcriptions chinoises de mots sanscrits, une monographie sur le Buddha médecin, d'après les sources chinoises, des itinéraires chinois de Chine en Inde. Dans ce dernier travail, il continue la grande tradition des études sur les relations de voyages des Chinois dans l'Inde qui ont permis aux Rémusat, aux Julien, aux Chavannes et aux Sylvain Lévi de jeter tant de lumière sur l'Inde et le bouddhisme du ve au xe siècle. Mais il n'a pas oublié qu'il fait partie de l'École française d'Extrême Orient, et il a choisi des itinéraires particulièrement riches en informations sur l'Indochine. Dans le même esprit, il retient encore

pour ses travaux d'autres documents chinois importants sur les anciens royaumes indianisés de l'Annam et du Cambodge, tels les *Mémoires de Tcheou Ta-kouan* sur les coutumes du Cambodge.

Il n'oublie pas davantage les vieilles routes d'Asie centrale qui, durant des siècles, ont relié la Chine à l'Inde et à l'Occident ancien. Sa dette payée — et combien magnifiquement — à l'Indochine, il prépare la mission au Turkestan chinois qui devait être le plus brillant succès de sa vie. On savait de longue date combien le bouddhisme et la culture indienne avaient été florissants dans les vieilles oasis de l'Asie centrale qui avaient, au temps de l'empire romain, jalonné la route de la soie. Depuis la fin du siècle précédent, des manuscrits et des objets indiens avaient été tirés des sables de Kachgar, de Koutcha ou de Khotan. Des expéditions géographiques et archéologiques avaient été envoyées. On avait visité des grottes, repéré des ruines. Sir Aurel Stein avait exhumé, en 1901, près de Niya, à l'Est de Khotan, des archives datant du III^e siècle en dialecte moyen-indien. Aussi l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Comité de l'Asie française, chargent-ils en 1905 Paul Pelliot d'une exploration archéologique en Asie centrale.

En août 1906, il aborde l'Asie centrale venant du Turkestan russe. D'abord, il explore les environs de Kachgar. Il fait là une enquête linguistique, puis marche droit à l'Est en direction de la vallée du Tarim et de l'importante oasis de Koutcha. Au village de Tounchouq, il fait sa première découverte archéologique importante. Il reconnaît, fouille et décrit les ruines d'un vaste établissement bouddhique. Il recueille des statuettes et des bas-reliefs d'art gréco-bouddhique qui attestent en cet endroit l'influence conjuguée de l'hellénisme et de l'Inde. A Koutcha, où se trouvent de nombreuses grottes bouddhiques, le site vient d'être exploré par mission allemande de Grünwedel; des Russes et des Japonais y ont passé, mais il reste une ample moisson de documents à recueillir dans la région. A l'Ouest de Koutcha, à Douldour-âqour, il tire des ruines d'un couvent brûlé un amas de manuscrits en sanscrit et dans l'ancienne langue de Koutcha au déchiffrement de laquelle s'attachera bientôt le nom de Sylvain Lévi. Il recueille

aussi, dans la région, des planchettes inscrites en koutchéen, des laissez-passer de caravanes, qui permettront, encore à Sylvain Lévy, de fixer au milieu du VII^e siècle l'époque des principaux documents koutchéens, en recoupant les données de ces pièces d'archives par celles des Annales chinoises. Et ce n'est encore qu'un prélude à la grande trouvaille qui l'attend.

Entre deux sites de fouilles, le temps du voyage n'est pas perdu pour lui. Il reconnaît les itinéraires des anciens voyageurs, le pèlerin chinois Hiuan-tsang, qui au VII^e traversa toute la Haute-Asie pour aller dans l'Inde visiter les lieux saints et étudier la Loi à sa source, l'illustre Marco Polo, le frère jésuite Bento de Goes qui dans les premières années du XVII^e siècle fit le voyage de l'Inde en Chine à la recherche des chrétiens du « Cathay ». Des relevés géographiques et des observations astronomiques est chargé un de ses compagnons, le D^r Vaillant. Pourtant, il ne laisse pas d'aller lui-même à la découverte ; pendant que ses collaborateurs se partagent d'autres tâches, il franchit les monts Célestes au Nord de Koutcha et reconnaît deux passes nouvelles. Il n'est point, d'ailleurs, de ces explorateurs qui, sans connaissance des langues du pays qu'ils parcourent, sont à la merci d'interprètes d'occasion ; il parle russe, turc et chinois.

De Koutcha il conduit sa mission à la capitale du Turkestan chinois, Ouroumtchi, qu'il atteint en octobre 1907. Là, il fait ou retrouve des connaissances utiles et recueille des informations précieuses. En février 1908, il arrive à Touen-houang, station fameuse à l'extrême Ouest de la Chine. Il a eu connaissance à Ouroumtchi d'une trouvaille faite en 1900 et restée inexploitée ; celle d'une cachette où, vers 1035, a été murée toute une bibliothèque de couvent, sous la menace d'une invasion. Près de Touen-houang, d'ailleurs, sont des grottes dites des « Mille Bouddhas » qu'il lui faut explorer. Il obtient de se faire ouvrir la niche aux manuscrits par le moine taoïste qui l'avait découverte. Ceux qui ont tenu entre leurs mains les précieux livres qu'il a rapportés de là peuvent se représenter l'émotion qui dut être la sienne lorsqu'il se trouva en présence d'une masse énorme de rouleaux chinois de haute date, alors que presque toutes les œuvres chinoises anciennes n'étaient

encore connues que par des éditions plus ou moins tardives. Il s'agissait surtout de textes bouddhiques, mais il s'en trouvait de bien d'autres sortes, jusqu'à des imprimés, les plus anciens qu'on ait encore trouvés, et la grotte ne contenait pas que du chinois. Elle contenait aussi une grande quantité de textes tibétains, et des documents moins abondants mais bien plus rares, en sogdien, en ouïgour et dans une langue au déchiffrement de laquelle il allait bientôt puissamment contribuer, qu'il allait appeler provisoirement « iranien oriental » et qui était le dialecte iranien de Khotan. Carrefour d'échanges entre la Chine et le reste de l'Asie, sanctuaire du bouddhisme chinois ouvert sur l'Asie centrale indianisée, Touen-houang livrait la littérature pieuse et aussi profane, les archives mêmes de ceux qui l'avaient habitée au temps de sa splendeur. Au temps de sa splendeur dont les sculptures et les peintures étaient les témoins s'offrant à l'archéologue en même temps que les livres au philologue.

Pendant trois semaines, Paul Pelliot procède à l'inventaire de la bibliothèque. Il ne saurait tout acquérir ; il fait un choix, autant du moins qu'il est possible quand tout ou presque tout a une valeur inestimable. Il réunit une immense collection, laissant encore une ample moisson à recueillir aux savants d'Europe et de Chine qui, alertés par son succès, voleront vers Touen-houang.

Dès lors, sa mission a donné au centuple ce qu'il s'en était promis. Il ne la juge pas terminée pour autant. Il lui faut acquérir en Chine les ouvrages nécessaires à l'immense travail scientifique dont les manuscrits formeront la base. Il rentre enfin en France en 1909 et dépose au Louvre et à la Bibliothèque nationale la plus considérable et la plus précieuse collection de pièces archéologiques et de documents d'Asie centrale et de Chine qui soit encore parvenue en Europe.

Il ne songe pas au repos. Comment y songer, d'ailleurs, à côté d'une pareille mine de découvertes scientifiques ? Il entreprend l'étude approfondie de sa collection et il ne l'entreprend pas seul. Avec lui, sinologues, turcologues, iranistes, indianistes, hébraïsants même (car il a rapporté jusqu'à un manuscrit hébreu), se mettent à la tâche. Pour ne citer que des disparus, Sylvain Lévi,

avec le concours du grand linguiste Antoine Meillet, fonde les études koutchéennes, Louis Finot publie des fragments de textes bouddhiques sanscrits qui s'étaient depuis longtemps perdus dans l'Inde, Robert Gauthiot déchiffre les textes sogdiens, en restitue la grammaire, et avec Pelliot lui-même élucide des textes khotanais. Mais, en 1914, la première guerre mondiale éclate. Robert Gauthiot est tué à l'ennemi, les bombardements aériens allemands de Paris obligent ceux qui travaillent encore sur les collections à s'en séparer. Le travail est repris plus tard, jusqu'à la nouvelle guerre mondiale, par un nombre croissant d'archéologues et de philologues français ou étrangers. Plusieurs générations n'achèveront pas d'en tirer tous les fruits. Mais Paul Pelliot aura contribué lui-même plus que quiconque à mettre en valeur les richesses qu'il a livrées au monde savant. En 1911 a été fondée au Collège de France la chaire de *Langues, histoire et archéologie de l'Asie centrale* où il a enseigné pendant trente-quatre ans la science qu'il a créée.

C'est dans ce long enseignement qu'il a montré comment un esprit hors pair était capable d'apporter dans les études la plus haute précision et l'information la plus sûre sans s'enfermer dans les limites étroites de la spécialité. Tout ce qui concerne non seulement les civilisations de l'Asie centrale mais encore celles qui les ont alimentées en textes et en idées, c'est-à-dire toutes celles de l'Ancien Monde à la fin de l'Antiquité et au Moyen Age, font également partie de son domaine. Avec Chavannes, il publie des documents manichéens qu'il a trouvés à Touen-houang. Dans un grand nombre d'articles et de comptes rendus, il élucide une foule de questions de bibliographie chinoise et de transcriptions ou de chronologies aussi bien tibétaines, ouïgoures, mongoles, iraniennes que chinoises ou indiennes. Il entreprend l'étude des rapports des Mongols avec la Papauté. Lui seul peut la mener à bien. Quoique l'on ait conservé des lettres officielles de khans mongols envoyées jadis en Europe et bien qu'on ait fait quelques études sur ces documents, avant lui, on ne connaissait guère que l'aspect européen de la question. Il en élucide le côté mongol et comme, à cette occasion, il se signale aussi bon médiéviste qu'habile mongolisant, il peut enfin traiter la question entière.

En dépit de missions répétées et d'honneurs de toutes sortes, honneurs qui sont aussi de lourdes charges (il est élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1921 ; il reçoit, en 1923, la direction du grand périodique des études d'Extrême-Orient, le *T'oung-Pao* et en 1935 la présidence de la Société asiatique de Paris), il entreprend toujours de nouveaux travaux. Il prépare avec A. C. Moule une monumentale édition commentée de Marco Polo). Il prépare surtout une grande étude sur l'*Histoire secrète des Mongols*. Pour la porter au degré de perfection qui, pour lui, est la condition préalable de toute publication, il lui faut passer au crible toutes les données, non seulement des sources mongoles, mais encore des documents chinois, turcs et persans, pour ne citer que les principaux. Cette dernière œuvre reste aujourd'hui inachevée, mais il y a lieu d'espérer que l'essentiel pourra en être publié par ses amis et ses élèves et déjà Paul Pelliot en a livré lui-même nombre de résultats, dans ses articles, ses comptes-rendus et ses communications.

Certains pourront regretter qu'un tel maître n'ait pas laissé sur l'histoire de l'Asie centrale l'ouvrage d'ensemble qui ne pouvait être écrit que par lui. Mais il jugeait que présentement un pareil livre ne pouvait être écrit par personne. La masse des documents qu'il avait découverts, l'étendue même de son information lui faisaient sentir mieux qu'à quiconque quels dépouillements immenses, quel travail d'analyse s'imposait avant tout. Ailleurs, les documents ont été élaborés par des générations successives et peuvent être aisément utilisés pour reconstituer une histoire sûre et suivie. Ailleurs encore, les sources sont fragmentaires et peu abondantes et on peut risquer, du moins a-t-on l'habitude, sans doute abusive, de risquer des hypothèses pour relier les faits connus. Mais ici, comment se permettre de deviner au hasard, d'annoncer par avance les solutions que livreront plus tard des documents que l'on possède et qui ne sont pas encore étudiés ? Les découvertes étaient trop considérables pour que la génération qui les avait faites pût en retirer aussitôt tout le fruit. Paul Pelliot le savait et il a eu la sagesse de creuser des fondations solides plutôt que d'élever un édifice de parade. Ce n'est pas qu'il manquât

d'une vue d'ensemble sur les faits, mais il ne concluait qu'à bon escient et savait qu'il était impossible de conclure ainsi sur toutes les questions à la fois. Il ne se refusait pas systématiquement à toute hypothèse, mais il ne voulait conjecturer qu'après avoir vérifié qu'on ne pouvait faire autrement. Au XVIII^e siècle, avec de maigres documents qu'il entendait mal, Etienne Fourmont n'avait pas hésité à traiter de l'histoire de tous les peuples de l'Asie. Avec toutes les ressources de ses découvertes et de son érudition, Paul Pelliot n'a pas voulu le faire. Il a donné là un exemple profond de désintéressement scientifique. Il eût pu écrire un ouvrage qu'on eût admiré et que de longtemps on n'eût pas dépassé ; il emporte l'honneur plus pur d'avoir maîtrisé tout désir de succès facile pour appliquer patiemment la vraie méthode de l'histoire.

Pour l'appliquer et pour l'enseigner aux autres, car il a été un professeur que n'oublieront ni ses élèves directs ni tous ceux qui, au cours de leurs recherches, sont venus lui demander des leçons. Com bien de jeunes chercheurs ont contracté envers lui des dettes de reconnaissance ! Qu'ils fussent iranistes, indianistes ou turcologues, qu'ils s'occupassent de linguistique tibétaine ou d'archéologie indochinoise, tous pouvaient soumettre leurs travaux à sa critique impitoyable mais patiente, minutieuse et juste, à sa critique qui savait toujours les soutenir et les garder des faux pas.

Deuil pour toute la science, sa perte est encore pour eux un deuil personnel. Il a été enlevé par une maladie rapide et cruelle qui l'a atteint encore plein de vie. L'âge n'avait eu de prise ni sur sa vigueur native ni sur la puissance de son esprit. Dans ses dernières années un labeur incessant, poursuivi en dépit des privations de la guerre, ne l'avait pas abattu. Aux jours sombres de l'apparente défaite il a été de ceux qui restaient sûrs de la victoire. Contre la double oppression ennemie et partisane, il a donné l'exemple de son courage ordinaire et de sa conviction raisonnée. Le drapeau du Musée d'Ennery, dont il était conservateur, a été un des premiers à flotter sur Paris, au signal de l'insurrection nationale. Il a accompli pleinement toutes les tâches, il a connu aussi tous les succès, car il était de ceux qui les forcent par la générosité de leur élan et par la droiture de leur raison.

Paul Pelliot
Chef de Mission

Lu le 8 février 1946, à la Société Asiatique

PAR

le Docteur Louis VAILLANT
Médecin lieutenant-colonel honoraire des T. C.

Le 10 décembre 1909, lors de la réception solennelle à la Sorbonne de Paul Pelliot et de ses compagnons, celui-ci terminait sa conférence par cette phrase toute simple : « Nous arrivions au début
« d'octobre 1908 à Tcheng-Tcheou où nous retrouvions le chemin
« de fer : il y avait plus de deux ans que nous l'avions quitté à
« Andidjan. Deux jours après nous atteignons Pékin ; le voyage
« proprement dit était achevé. Il s'était passé paisiblement, sans
« tirer un coup de fusil ; et nous avons même le triste courage
« de revenir en bonne santé. »

Il appartient à ceux qui, comme moi, restent derniers témoins de cette randonnée belle et fructueuse, peut-être parfois un peu rude, à travers l'Asie, d'ajouter à un si modeste résumé ce que Pelliot, lui-même, n'a voulu même laisser deviner. Si notre route s'est déroulée sans graves incidents, si rien n'a troublé la poursuite de nos travaux, si notre santé n'a pas eu à souffrir des rigueurs de ces climats extrêmes et des conditions où nous devons vivre pendant deux ans, ce n'est pas le moindre mérite du chef de la mission d'avoir su unir à une connaissance approfondie des mœurs, des coutumes, des langues des diverses populations de ces régions ; une minutieuse préparation de notre itinéraire, de ses étapes, de l'utilisation de ses ressources.

Dès que le Comité français d'exploration en Asie centrale lui eut confié l'organisation de cette mission qui devait si justement illustrer son nom, il se rendit en Russie où, en quelques mois, son exceptionnelle aptitude à assimiler les langues, le mit à même de parler couramment le russe. Pendant notre voyage en chemin de fer jusqu'à Taschkent, pendant notre séjour dans la capitale du Turkestan russe, cette connaissance de la langue nous facilita extraordinairement nos rapports avec les autorités locales. A cette époque l'administration russe était particulièrement soupçonneuse et tatillonne ; des difficultés imprévisibles surgissaient pour la moindre chose. Grenard a dit aussi avec une souriante philosophie, dans la préface de son voyage, qu'il n'avait eu « de difficultés de la part des Russes que juste ce qu'il fallait pour avoir le plaisir de les lever ». Pour nous les rapports directs que Pelliot put avoir avec les autorités les allégèrent encore.

Pendant cet arrêt de près de deux mois à Taschkent, dans l'attente de nos gros bagages, Pelliot apprit également le turc oriental. Tous les matins un interprète sarte du gouverneur venait parler avec lui. Si bien que le jour où nous prenions la route de Kachgar, il comprenait les Sartes, il pouvait se renseigner auprès d'eux et leur donner sans intermédiaires tous ses ordres.

Dans les derniers jours d'août 1906 nous arrivions à Kachgar où nous étions les hôtes du consul de Russie. Dès notre arrivée nous faisons visite aux différents mandarins administrateurs de cette province. Ai-je besoin de dire quel fut l'étonnement de ces hauts personnages en entendant Pelliot parler chinois avec facilité et élégance, faire des citations de leurs classiques, lire couramment les sentences écrites sur les longs panneaux qui, en Chine, ornent toute pièce de réception et surtout observer le cérémonial raffiné que pratique une civilisation si orgueilleusement consciente de sa pérennité. Aussi les visites officielles qui nous furent rendues se complétèrent de visites plus personnelles, d'un tour qu'on peut dire amical, sans oublier les invitations à ces repas chinois dont la variété et la longueur sont bien connues. Pelliot acquit ainsi une « grande face » dont nous eûmes plus d'une manifestation. C'est ainsi qu'il avait demandé au préfet de Kachgar de nous procurer

une « yourte », cette tente kirghize dont les feutres sont tendus sur une légère charpente en bois. Quand nous avons parlé de cette demande au consul russe, celui-ci moqua notre prétention en nous assurant : « C'est introuvable et même la trouverait-on, vous l'aurez dans six mois ». A sa grande surprise, huit jours après arrivait la « yourte » que Pelliot nous habitua aussitôt à dresser et à habiter sur le terrain du consulat.

Nous devions en cours de route nous apercevoir constamment de l'impression que Pelliot avait produite sur les hauts fonctionnaires de Kachgar ; elle les avait incités à donner à toutes les autorités locales des instructions particulièrement bienveillantes à notre égard. A chaque étape le kouan-tieu, l'auberge réservée aux fonctionnaires de passage, nous était ouverte. Nous y trouvions du fourrage pour nos chevaux, du bois et du charbon pour nous chauffer et presque toujours les différentes victuailles dont nous pouvions avoir besoin. Souvent le mandarin ajoutait à tout cela une collation ou un grand repas lors de la visite que nous lui faisons. Parfois des surprises nous étaient réservées.

Quelques étapes avant Toumchouq, nous passions en fin de matinée à Faizabad, petite sous-préfecture où nous nous arrêtions pour déjeuner, faire visite au sous-préfet et ensuite poursuivre notre route. Celui-ci nous accueillit très aimablement. Comme nous étions pressés, la conversation de Pelliot avec lui ne dura pas plus d'une demi-heure et en le quittant Pelliot s'excusa de ne-pouvoir le recevoir à l'auberge où nous nous étions arrêtés. Mais à peine avons-nous regagné notre campement que les trois coups de canon qui annoncent la sortie du mandarin de son yamen se faisaient entendre. Ting, notre serviteur-interprète, s'écria : « Voilà le mandarin qui arrive ! » Nous n'avions rien prévu pour le recevoir. Au seuil du logis. Pelliot l'accueille, se confond en excuses et l'introduit dans la pièce de réception. Après les congratulations d'usage nous nous asseyons et tâchons de ne pas manifester l'anxiété que nous ressentons. Nous voyons alors arriver des tasses de thé, des plateaux chargés de tranches de melon ou de pastèque ou couverts de pâtisseries. L'on goûte à tous ces excellents mets et le mandarin ne manque pas de dire à Pelliot : « Vraiment, vous autres,

Européens, vous savez voyager. J'admire qu'en cours de route vous puissiez organiser semblable réception. Votre délicatesse m'honore profondément. » Quand il fut parti, Pelliot se disposait à féliciter notre Ting d'avoir su si bien se débrouiller, mais celui-ci fit aussitôt remarquer : « Moi rien faire du tout ; les serviteurs du yamen ont tout apporté. » Dans ce petit fait il n'y a pas seulement un exemple du raffinement que peuvent atteindre les formes de la politesse chinoise, mais aussi un écho des recommandations parvenues de Kachgar à notre sujet.

A Maralbuschi, où nous arrivions de nuit en plein hiver, nous trouvions les feux allumés dans les chambres du kouan-tieu. Vers minuit le sous-préfet nous faisait visite, nous invitait à dîner pour le lendemain et offrait à Pelliot un recueil de ses poésies.

Une autre fois, je me trouvais seul à Cha-Yar, petite sous-préfecture au sud de Koutchar. Pendant les quelques jours où je stationnais en cette ville située non loin de Tarim, je fus invité à aller voir l'ancien sous-préfet qui, soumis à une enquête, y attendait la décision du Tao-Taï. Je répondis à l'invitation par politesse, ne m'expliquant pas très bien pourquoi ce mandarin, suspendu de ses fonctions, désirait me voir. Il me reçut très aimablement et, sachant que je travaillais à dresser la carte de l'oasis, il me présenta celle qu'il avait faite de sa sous-préfecture. On y voyait une grande pagode, quelques arbres, le tout entouré de deux fleuves, le Mouzart et le Tarim. C'était un paysage traité à la chinoise plutôt qu'une carte ; mais, fier de son ouvrage, il me dit : « Ce pays, que je n'administre plus par suite de faux rapports que l'on a fait sur moi, pourrait être remis sous mon autorité ; Monsieur Pelliot n'aurait qu'à dire un mot en ma faveur au Tao-Taï. » Tel était le renom de Pelliot, que les Chinois eux-mêmes sollicitaient sa recommandation !

Pendant ces longs entretiens avec les mandarins, si Nouette et moi-même restions des personnages muets, Pelliot, lui, parlait abondamment. Il se renseignait auprès d'eux sur la région, sur les habitants, leur commerce ou industrie ; mais de leur côté, les mandarins, constatant son étonnante culture et la claire facilité de son langage, l'interrogeaient sur la France, sur nos coutumes, nos

sciences et leurs applications, et surtout sur nos institutions politiques, lui demandant ce qu'étaient le Sénat, la Chambre des députés, le Président de la République et ses ministres. Il était aussi un sujet que presque tous ont abordé ; c'était Napoléon, dont l'élévation au pouvoir, les conquêtes, les qualités d'organisateur et d'administrateur étaient pour eux un véritable émerveillement. Le destin de cet exceptionnel conducteur d'hommes était le conte de fées le plus captivant.

C'est à Oroumtchi que la notoriété de Pelliot auprès des autorités chinoises atteignit son apogée. L'on peut ajouter quelques détails au rapide aperçu qu'il en donne dans sa conférence de décembre 1909. L'accueil qui nous avait été fait par le Duc Lan, ce cousin germain de l'empereur exilé en cette ville par mesure internationale, à la suite des événements de 1900, les visites qu'il ne cessa de nous rendre au consulat russe, les fêtes auxquelles il nous invita, établirent la réputation de Pelliot dans le milieu des nombreux lettrés qui, pour leurs opinions jugées trop avancées par la vieille impératrice Tseu-Hi, partageaient en cette ville le sort du Duc Lan. Tous venaient voir Pelliot, lui posaient les questions les plus diverses touchant la philosophie, les sciences, l'économie européennes. Un des résultats les plus tangibles pour l'accomplissement des buts de notre mission fut le don d'un manuscrit venant du Ts'ien-fou-tong de Cha-Tcheou que le Duc Lan fit à Pelliot au moment de notre départ.

A peine Pelliot l'eut-il déroulé, qu'il reconnut que ce manuscrit était antérieur au VIII^e siècle. Ce cadeau venait confirmer les vagues renseignements qu'il avait recueillis en cours de route. On disait qu'un moine du Ts'ien-fou-tong de Cha-Tcheou avait découvert une grotte pleine de ces précieuses reliques. A partir de ce moment Pelliot fut impatient d'arriver à Cha-Tcheou. Quand, avec Nouette, nous lui disions que les heureuses fouilles de Toumchouq et celles de Koutchar étaient déjà un magnifique résultat, il nous répondait : « Nous n'avons rien trouvé, si nous ne rapportons pas des manuscrits ; la quinzaine de rouleaux déterrés à Koutchar n'est qu'une paille. Il en faudrait bien d'autres. » L'on sait comment, largement, la petite grotte du Ts'ien-fou-tong

lui fournit le surplus qu'il souhaitait. Ce que l'on sait moins, c'est la façon dont il dut exploiter cet incomparable trésor.

Pendant près d'un mois, il a passé ses journées, accroupi dans ce réduit de quelques mètres carrés, triant, à la lueur d'une bougie fumeuse, toutes ces richesses écrites. Nul n'était mieux qualifié que lui pour faire ce choix. Sa connaissance parfaite des caractères, sa surprenante mémoire de tous les textes religieux ou profanes alors connus, lui permirent de négliger tout ce qui était sans intérêt de nouveauté, de mettre de côté toutes les notes manuscrites portées au dos de documents sacrés courants. Quand il revenait au campement après chacune de ses longues stations à la grotte, la houppe de sa barbe bourrée de ses trouvailles les plus intéressantes, il rayonnait de joie. Tel soir, il nous montrait un évangile nestorien de saint Jean ; tel autre, une description, datant de l'an 800, du curieux petit lac de Ye-yue-ts'inan, situé dans les grandes dunes au sud de Cha-tcheou ; tel autre encore, les comptes du monastère.

Comme Pelliot l'a dit, l'on ne pouvait penser emporter tout le contenu de la grotte ; l'on connaissait dans la région cette découverte. Des pèlerins mongols ou tibétains venaient, au cours de leurs pèlerinage, lire certains de ces précieux documents. Si l'achat d'une partie de ces richesses a pu être conclu entre Pelliot et le moine taoïste dépositaire, c'est que la transaction fut faite sans aucun intermédiaire dont la discrétion pouvait être sujette à défaillance. Ce qui pouvait compromettre la sécurité de notre route, tant les amateurs et lettrés chinois recherchent avec empressement les vieux manuscrits.

La longue discussion que cette transaction engendra se passa seulement entre eux deux et sous le plus absolu des secrets. Nous-mêmes fûmes astreints à ne parler qu'à mots couverts de cette découverte, même dans nos lettres. C'est seulement lorsque Nouette eut embarqué sur le paquebot nos caisses de collections, que Pelliot en parla ouvertement et partit à Pékin avec une caisse d'échantillons de ces manuscrits. Il les présenta aux Han-Lin et ce fut une révélation pour les érudits chinois, qui ne pouvaient croire qu'une pareille trouvaille avait été faite. Aussi firent-ils aussitôt télégraphier au sous-préfet de Cha-tcheou de mettre l'em-

bargo sur tout ce qui existait encore dans la grotte du Ts'ien-fou-tong. Le brave moine a dû passer un mauvais quart d'heure et se repentir, peut-être, d'avoir accepté les cinq cents taels que Pelliot lui avait remis.

Ce rapide aperçu sur l'heureuse influence des connaissances linguistiques de Pelliot, sur la bonne marche et le succès de la mission, ne peut donner une idée complète de ce que fut son rôle au cours de cette longue route à travers l'Asie.

Sa résistance physique fut plus d'une fois mise à l'épreuve par son opiniâtreté dans la recherche. Que de fois il quitta le convoi pour aller se rendre compte par lui-même de la nature d'un site archéologique dont les indigènes lui avaient parlé ! Que de fois il nous rejoignit après ces randonnées rapides, en nous disant : « Il n'y avait rien. » Pour un hasard heureux comme celui de Toumchouq, où, près des ruines d'un mazar musulman, en retournant une petite pierre, il découvrit une face humaine, entreprit aussitôt des fouilles qui après un mois de travail remirent au jour les ruines d'un temple gréco-bouddhique ; que de vaines recherches furent entreprises !

Mais ces échecs apparents ne lassaient point son obstination. C'est grâce à cette force de caractère qu'il put reconnaître la passe oubliée qui, à travers le Tien-Chan, fait communiquer Koutchar avec l'Illy. Il eut non seulement à franchir des cols pleins d'éboulis, à supporter dans ces montagnes, presque inhabitées, de dures privations, mais aussi il dut user de la contrainte la plus énergique envers ses guides sartes. Leur chef, Timur beg, en gardait un souvenir si cuisant qu'il supplia Pelliot de ne rien dire au mandarin de Koutchar de ses défaillances et de celles de ses hommes.

Quand nous étions en route, il s'entretenait tout le temps avec le guide et les indigènes. Le soir à l'étape, il travaillait tard, quelles que soient les fatigues qu'il ait eu à supporter. Sa boîte de fiches étant toujours sous sa main, il rédigeait de courtes notes dont la documentation précise étonnait ceux à qui il les envoyait en France. Ils se demandaient comment, dans le bled et sans bibliothèque, il lui était possible de rappeler certains faits ou textes, même de simples erreurs d'interprétation. Sa prodigieuse mémoire

lui permettait de se passer de toute référence. La publication intégrale de notes prises avec une telle maîtrise s'impose. Il est profondément regrettable que les multiples occupations que sa valeur exceptionnelle et sa forte personnalité lui avaient fait attribuer, l'aient distrait de ce travail. Ses disciples, on peut en avoir le ferme espoir, sauront faire échapper à l'oubli un tel trésor d'érudition et une source si abondante de renseignements.

Pour Nouette et moi-même, il fut le chef en qui nous avions toute confiance. En ces pays lointains, sa renommée rejaillissait sur nous. Assurément cette longue et parfois pénible route ne fut pas totalement exempte de discussions, voire même de quelques froissements ; mais ces périodes de mauvaise humeur ne duraient pas longtemps. Il savait nuancer son ironie d'une bienveillance où se retrouvait son cœur profondément généreux. Il nous multipliait les marques de son attentif et affectueux attachement. Nous avions le sentiment que la sécurité où nous vivions, nous la lui devons ; nous étions sûrs que son intelligente clairvoyance, son robuste bon sens nous tireraient de toutes les difficultés. Sa prévoyance les évita.

Aussi est-ce une profonde tristesse pour celui qui écrit ces lignes de se dire qu'il ne trouvera plus l'aide et le secours que lui conservait si largement son ami d'enfance et de jeunesse, son chef, Paul Pelliot.

La carrière scientifique de Paul Pelliot et son œuvre relative à l'Extrême-Orient

Allocution prononcée à la Société Asiatique
le 9 novembre 1945

PAR

Paul DEMIÉVILLE

Pour évoquer en un raccourci équilibré la carrière scientifique de Paul Pelliot et rendre justice à son œuvre dans le domaine qui m'a été dévolu, l'Extrême-Orient : Chine, Indochine, Tibet — domaine dont restent exclues toutes les études turco-mongoles, mais auquel j'ai cru devoir annexer les travaux du maître se rapportant aux anciennes cultures indo-européennes de l'Asie Centrale pré-islamique qu'on qualifie généralement de sérindiennes —, il m'aurait fallu disposer d'une bibliographie digne de ce grand bibliographe. Je n'ai pas eu le temps de l'établir (1). Pour les travaux concernant le bouddhisme, j'ai recouru à l'excellent répertoire analytique dressé par M^{lle} Marcelle Lalou (2), mais il s'arrête à 1933. Un de nos jeunes confrères, M. Alexis Rygaloff, a entrepris il y a déjà quelques années une bibliographie complète et un index de l'œuvre de Pelliot ; il est parti pour la Chine sans avoir achevé ce travail, qu'il sera indispensable de publier. Je ne voudrais mentionner aujourd'hui que l'essentiel : je ne suis rien moins que certain d'y réussir, tant est vaste et touffue cette œuvre où de précieuses trouvailles se dissimulent parfois aux endroits les plus inattendus. Entraîné par le démon de la recherche philologique qui le posséda toujours, pressé aussi par les exigences d'une mémoire œcuménique, Pelliot nous a prodigué sa science comme un

éboulis de bijoux bruts. Lui qui reprochait souvent le manque d'index aux ouvrages dont il rendait compte n'a lui-même, sauf erreur, indexé que deux des siens, son travail sur un traité manichéen chinois, rédigé en collaboration avec Chavannes (3), et la réédition de son essai sur le premier voyage de l'*Amphitrite*, qu'il tira du *Journal des Savants* pour le publier séparément en 1930 (4). La haute et stricte conscience qui rendait son jugement si sûr, et qui nous inspirait en lui une confiance aveugle, le retint également sur la voie de synthèses auxquelles il aurait pu se livrer avec tant de facilité, nous le savons tous dans cette salle où vibre encore l'écho des exposés dont cet improvisateur incomparable savait animer nos séances, dégageant avec autant de clarté que d'élégance les conclusions générales de nos discussions ; nous le savons aussi par celles de ses conférences qui ont été publiées (5), par ses contributions à des encyclopédies (6) ou à des manuels collectifs (7), par son aperçu si neuf sur les *Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient* avant l'ouverture des voies maritimes (8), ou encore par cette remarquable brochure intitulée *La Haute Asie*, modèle de vulgarisation sans concession au vulgaire, qui fut éditée en 1931 à l'occasion de l'expédition Citroën en Asie Centrale (9).

L'occasion : nous ne lui devons pas seulement ces trop rares généralisations ; de même que Goëthe prétendait n'écrire que sous l'empire de l'actualité, on peut dire de toute l'œuvre de Pelliot qu'elle est née de prétextes occasionnels. L'occasion fut le plus souvent un livre ; mais, de façon plus large, on distingue dans toute sa carrière scientifique l'action des contingences qui en orientèrent les périodes successives. C'est en tirant parti de cette constatation que je tenterai d'esquisser, de façon plus ou moins parallèle, et la carrière de Pelliot et les grandes lignes de sa production.

Il débute dans la science en 1899. Il a 21 ans, étant né le 28 mai 1878 à Paris, où il fit ses classes au collège Stanislas ; il est licencié ès lettres, diplômé de l'École des Langues orientales et de l'École des Sciences politiques. Le 15 août 1899, il est nommé pensionnaire de la mission archéologique d'Indochine (10), qui allait devenir en 1900 l'École française d'Extrême-Orient, cette institution à

laquelle Pelliot resta toujours profondément attaché et dont il disait vingt-cinq ans plus tard qu'il lui devait tout (11). Il débarque à Saïgon à l'aube du siècle, en janvier 1900 (12). Sa première démarche est caractéristique ; il se rend à Hué pour y examiner les livres chinois et annamites conservés dans les bibliothèques de la Cour d'Annam (13) : déjà le tient la curiosité des livres qui devait rester sa passion dominante. Le 15 février 1900 (14), il est autorisé à se rendre en mission en Chine pour y constituer un fonds de livres et d'objets de collection qui devaient former le noyau de la bibliothèque et du musée de l'École française d'Extrême-Orient. Il tombe à Pékin en pleine bagarre de l'affaire des Boxers ; ses premières acquisitions sont brûlées avec la maison des élèves interprètes de la Légation de France, le 13 juin, dans la nuit où l'insurrection éclate dans la vieille métropole (15). On sait avec quelle jeune fougue il prit part à ces événements et comment sa connaissance de la langue chinoise lui permit d'entrer en contact avec le général qui commandait les assiégeants des légations (16). Il est de retour à Saïgon en janvier 1901 ; il repart pour Pékin au début de février et regagne Hanoi en juin (17), rapportant cette fois une superbe collection de bronzes, d'émaux et de peintures, et surtout de précieux ouvrages chinois, tibétains et mongols qui devaient prendre en 1904 le chemin de la Bibliothèque nationale de Paris, tandis que les peintures devaient être transférées au musée du Louvre. Parmi ces livres figuraient d'insignes raretés, telles que l'édition princeps de l'encyclopédie *T'ou-chou-tsi-tch'eng* et un exemplaire (incomplet) du Canon Taoïque, tous deux uniques en Europe, avec un Kanjur et un Tanjur tibétains imprimés en rouge au XVIII^e siècle, et un Kanjur mongol (18). Après un congé de quelques mois en France, c'est de février à novembre 1902 une troisième mission en Chine, où il réunit des livres chinois courants, mais en nombre considérable, près de 24.000 fascicules (19) ; puis, en 1903, il retourne à Hué et y fait copier des livres annamites (20) : autour de ces premières copies devait se constituer peu à peu, sous la direction ultérieure de Henri Maspero et de M. Gaspardone, une collection qui fait actuellement de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient le conservatoire du

passé annamite. De ses recherches dans les bibliothèques de Hué, Pelliot devait tirer en 1904 la matière d'une partie de la *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, qu'il composa en collaboration avec le Père Cadière (21). Ce n'est pas qu'en Indochine, vous le savez, qu'il se montra grand pourvoyeur de bibliothèques ; si le fonds chinois de la Bibliothèque nationale de Paris est sans rival en Europe, c'est à lui aussi qu'on le doit. Il a lui-même publié un répertoire des deux collections de livres chinois qu'il avait rassemblées à Pékin en 1909, à la suite de sa mission en Asie Centrale (22). La première fut acquise avec les crédits dont il disposait ; la seconde, bien plus considérable, le fut à ses frais, qui lui furent remboursés plus tard, mais dont il me sera permis de rappeler comment il les couvrit sur place : avec sa mémoire de lettré chinois, Pelliot était imbattable au bridge — ou est-ce au poker ? je ne sais trop : quoi qu'il en soit, c'est dans les salons et les bars de Pékin que se joua l'approvisionnement en livres chinois de la Bibliothèque nationale.

Mais revenons à l'Indochine. Pelliot la quitta le 9 juillet 1904 (23). Il ne devait y revenir qu'en décembre 1908, par le détour du Turkestan. Elle joue dans la première partie de son œuvre un rôle prééminent. Le travail par lequel il débuta dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, en 1902, est une traduction commentée du *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, de Tcheou Ta-kouan (24), un lettré chinois qui accompagna en Indochine, à la fin du XIII^e siècle, une ambassade du Grand Khan. On sait tout le profit que l'archéologie, l'histoire, l'ethnographie ont tiré de ce travail ; Pelliot en avait préparé une nouvelle édition (25) dont on a trouvé le manuscrit dans ses tiroirs. « Il serait désirable », écrivait-il en 1902, « que tous les textes chinois relatifs à ces pays d'Indochine sans annales anciennes fussent groupés, traduits et commentés d'une façon systématique » (26). C'est à quoi il s'attacha au cours de ses séjours en Indochine. Ses notices sur le Founan, nom correspondant au khmèr Bnam ou « montagne » (aujourd'hui Phnom), et désignant dans les textes chinois le royaume qui occupa jusqu'au VI^e siècle de notre ère les territoires actuels du Cambodge et de la Cochinchine (27), sur le pays de Pânduranga, re-

fuge actuel des derniers Chams, dans la région de Phan-rang au sud de l'Annam (28), et surtout ses *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle*, publiés en 1904, marquèrent autant de progrès dans le défrichement du passé historique et géographique, pratiquement inexploré jusqu'alors, non seulement de l'Indochine, mais de toute l'Asie du Sud-Est. Deux itinéraires ! D'abord, il y en a quatre : un de Chine en Inde par terre, un par mer, deux à l'intérieur même de l'Indochine, tous quatre tenant en quelques lignes des textes chinois d'où ils sont tirés ; le commentaire de Pelliot occupe près de 300 pages de l'imposant format du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (29). Ah ! le beau raz de marée juvénile, la bonne lame de fond ! Rien ne l'arrête, ou plutôt tout l'arrête, les noms anciens de la Chine, les origines du Siam, de Ceylan, de l'Insulinde et de la Malaisie, les voyages de K'ang T'ai, de Hiuan-tsang, de Yi-tsing et de Marco Polo, tous ces explorateurs dont la destinée l'a toujours séduit, car ils étaient, comme lui, allés de l'avant dans l'inconnu, épris d'énigmes à résoudre ! Voici comment s'exprimait Chavannes dans son compte rendu de ce mémoire fougueux et magistral : « On admirera l'aisance avec laquelle M. Pelliot se meut au milieu d'une masse de textes vraiment formidable, l'érudition profonde qui lui rend familières toutes les publications concernant la géographie et l'histoire de la Chine, de l'Indochine et de l'Inde, la rigueur avec laquelle il détermine les lois phonétiques qui président aux transcriptions des mots étrangers en chinois, l'exactitude qu'il met à citer les sources chinoises en indiquant toujours leur date et l'édition dont il se sert, la lucidité parfaite de ses raisonnements qui traitent souvent de problèmes presque inextricables, la rectitude de jugement qui lui suggère dans les cas les plus difficiles les solutions les plus vraisemblables (30). » N'est-ce pas le portrait du Pelliot que nous venons de perdre, et jamais tempérament de savant s'est-il dessiné dès l'âge de 26 ans avec une telle fermeté ? Les années n'en devaient pas changer un trait.

Dès cette époque se préfigurent aussi ses préférences futures en dehors du domaine indochinois, auquel il ne devait revenir par la suite qu'avec un article sur *Quelques textes chinois concernant*

l'Indochine hindouisée, publié en 1925 en hommage à sa chère Ecole française d'Extrême-Orient (31). Déjà il s'intéresse aux transcriptions chinoises de noms ou de mots étrangers, comme dans ses notes de 1901 et de 1902 sur *yu-lan-p'en* pour *ollambana*, désignation prâkrite de la cérémonie bouddhique où l'on nourrit les *preta* (32). C'est sous cet angle qu'il aborda toujours la linguistique chinoise ; il y devait apporter, à sa manière incidente de philologue, une contribution de premier ordre dans le domaine de la phonétique historique. Fondées sur la méthode comparative dont il fut le pionnier avant Maspero et Karlgren, ses observations toujours concrètes, portant sur des cas d'espèce et sur les données immédiates des transcriptions ou de la dialectologie, l'amènèrent à présenter plus d'une hypothèse que devaient confirmer les reconstructions systématiques des spécialistes. On en trouvera des exemples dans son étude de 1914 sur *Les noms propres dans les versions chinoises du Milindapanha* (33), dans celle de 1915 sur *Quelques transcriptions chinoises de noms tibétains* (34), transcriptions tirées principalement du texte bilingue de 822, gravé sur une stèle de Lhassa et qui est un des monuments capitaux de l'épigraphie asiatique, ou encore dans *Quelques transcriptions chinoises apparentées à Çambhala* (35). Mais c'est surtout par ses applications à l'histoire que l'étude des anciennes prononciations chinoises profita à Pelliot. La méthode rigoureuse qu'il s'était forgée lui livra le secret de maintes énigmes onomastiques (36) ou étymologiques (37) ; elle le conduisit notamment à une série de brillantes identifications qui éclairent les rapports de l'antiquité chinoise avec le monde méditerranéen ou le Proche-Orient. C'est ainsi qu'il parvint à expliquer les noms que se donnaient mutuellement la Chine et l'Occident ancien : d'une part *Sin* pour *Ts'in*, *Seres* pour *ser*, forme archaïque du mot chinois qui désigne la soie, *Tabgatch* pour *T'o-pa* (38) ; de l'autre, *Fou-lin* pour Rome (39), *Li-kien* pour Alexandrie (40), *Hien-tou* pour Antioche, *Sseu-fou* pour Bambykê, c'est-à-dire Hiéropolis sur l'Euphrate (41), *Houants'ien* pour le *Khwâris*m (42), et tant d'autres qui n'ont pas fait l'objet de publications spéciales et fleurissent dans tous les bosquets de cette jungle généreuse.

A ces années de jeunesse remontent également ses premières recherches sur les religions de la Chine, et en particulier sur les doctrines d'origine étrangère ou sur les sectes hétérodoxes, qui devaient toujours attirer ce comparatiste par leur universalité, ce fouilleur par leur clandestinité. En 1903 et en 1904, il rassemble des quatre coins de la littérature toutes les données qui s'y sont conservées sur *La secte du Lotus blanc et la secte du Nuage blanc* (43) ; il aborde en 1903 l'étude du mazdéisme et du manichéisme chinois, dans sa notice sur le *sa-pao* (44), nom du bureau officiel qui fut chargé sous les T'ang de contrôler les adeptes de Zoroastre, et dans ses articles sur *Les Mo-ni et le Houa-hou-king* (45) et sur l'*Inscription de Kara-balgassoun* (46). En 1908, il devait découvrir à Touen-houang un fragment de traité manichéen en chinois, qui se trouva être le débris le plus considérable, sinon le plus instructif, qu'on eût récupéré jusque-là de l'héritage scripturaire du réformateur iranien ; il en donna avec Chavannes, en 1911, une interprétation très poussée, enrichie d'informations historiques sur les destinées du manichéisme en Chine (47). Il revint encore au manichéisme en 1914, à propos d'une erreur commise par l'abbé Nau (48), en 1923, pour en relever des survivances dans la province du Fou-kien jusqu'au xvii^e siècle (49), en 1925 pour signaler la présence parmi les manuscrits de Touen-houang déposés au British Museum de deux documents (50), dont l'un complète le traité chinois et en fournit la date : 731 ap. J.-C. (51), et dont l'autre, un recueil d'hymnes traduits ou, en partie, transcrits en chinois, vient d'être traduit en anglais par un Chinois de Londres (52) auquel manqua déjà le secours de Pelliot. Peu à peu ce sera notre tour de mesurer le vide qu'il laisse dans chacune de nos disciplines, lui qui les maîtrisait toutes.

Le bouddhisme et le taoïsme ont toujours été considérés par Pelliot dans leurs rapports communs, ce qui dénote un juste instinct des conditions de leur évolution et de leur rôle dans l'ensemble de la civilisation chinoise ; les travaux de Henri Maspero vont dans le même sens. Après avoir groupé en 1903 des données sur *Bhaishajyaguru*, le Buddha de la médecine (53), Pelliot retraça l'histoire du *Houa-hou-king* (54), ou « Livre de la conversion des

Barbares d'Occident » (par Lao-tseu), un de ces mythes burlesques comme le taoïsme en élucubra pour faire pièce au bouddhisme et se l'annexer ; il devait en rapporter un fragment de Touen-houang (55). En 1906, dans une longue recension de l'étude de Chavannes sur *Les pays d'Occident d'après le Wei-liou* (56), il s'attaqua aux origines du bouddhisme chinois et montra comment cette religion se trouva dès l'abord étroitement mêlée au taoïsme, qui lui avait préparé les voies. C'est à cette époque qu'il traduisit le *Meou-tseu-li-houo*, « Maître Meou ou les Doutes levés », opuscule apologétique d'un taoïste de la Chine méridionale converti au bouddhisme et retiré au Tonkin vers l'an 200 de notre ère. « J'ai achevé une traduction du *Meou-tseu* », écrivait-il en 1905, « mais l'annotation n'est pas encore au point, et je ne sais quand mon travail pourra être publié (57). » Il y fallut quinze ans : le *Meou-tseu* parut en 1920 (58). C'est, si je ne m'abuse, avec celle du *Mémoire* de Tcheou Ta-kouan, la seule traduction d'un ouvrage intégral qu'ait publiée Pelliot : mais avec quel commentaire ! une mine pour l'histoire du bouddhisme et du taoïsme. Pelliot était coutumier de ces retards scrupuleux (59). A propos de la restitution, par un savant allemand, de l'original mongol de l'*Histoire secrète des Mongols* sur laquelle il n'a cessé lui-même de travailler depuis plus de trente ans (60), il constatait que ce savant avait « abouti vite, avec les avantages et les inconvénients de la rapidité » (61). Le coup inattendu qui vient de frapper la science en la personne de notre Président nous fait, certes, cruellement ressentir les inconvénients de ces délais dont il ne voulut jamais se départir ; mais, sans une telle intransigeance, aurions-nous tant de modèles d'érudition impeccable ?

Je ne puis mentionner qu'en passant ses autres publications d'histoire religieuse, ses recherches sur les textes apocryphes qui forment un des compartiments les plus curieux de la littérature bouddhique chinoise (62), son grand mémoire *Autour d'une traduction sanskrite du Tao-tö-king* (63), si neuf et si riche, son étude sur la *Théorie des quatre Fils du Ciel*, théorie d'origine indienne, qui devint pan-asiatique et qu'il suivit à travers tout le vieux continent (64), sa mise au point d'une des énigmes de la nomenclature bouddhique chinoise, « Po-siun » pour Pâpîyân (65), les pages capi-

tales dans lesquelles il rendit à la légende une des figures les plus prestigieuses du bouddhisme chinois, le patriarche Bodhidharma, pages qu'il faut être véritablement initié pour aller repérer dans un article intitulé *Notes sur quelques artistes des Six Dynasties et des T'ang* (66), enfin ses travaux relatifs au christianisme nestorien en Extrême-Orient, dont le principal reste à paraître (67) ; l'Islam chinois ne lui resta pas étranger non plus (68).

Nous avons laissé Pelliot à son départ d'Indochine pour la France, le 9 juillet 1904. C'est au début de l'année suivante, au moment où il s'appêtait à regagner Hanoi, qu'il fut chargé d'une mission scientifique en Asie Centrale. Il quitta Paris le 15 juin 1906 ; il était à Kachgar en août 1906, à Koutcha de janvier à septembre 1907, à Touen-houang de février à mai 1908 ; il arriva à Pékin en octobre de cette même année, à Hanoi le 12 décembre. Il resta au Tonkin jusqu'en mai 1909, puis, après un nouveau séjour de quatre mois à Pékin, regagna Paris le 24 octobre 1909 (69).

Vous n'attendez pas de moi un exposé des résultats de cette mission ; ils nous sont connus à tous de près ou de loin, tant ils touchent aux domaines les plus divers (70). Comme on pouvait le prévoir d'un philologue si exceptionnellement armé, c'est en textes surtout que la moisson fut riche. Les débris de sculpture et les figurines polychromes qu'il rapporta de Toumchouq, à mi-chemin entre Kachgar et Koutcha, la documentation archéologique recueillie à Touen-houang et qui fut publiée de 1920 à 1924 (71), auraient suffi à récompenser de ses peines le docte voyageur. Mais les sites du Turkestan chinois avaient été exploités antérieurement par des archéologues étrangers ; et ce fut la trouvaille des manuscrits sérindiens exhumés à Koutcha, et plus encore celle de la magnifique collection de manuscrits en langues multiples recueillie à Touen-houang, qui eurent dans le monde savant d'Occident et d'Extrême-Orient le plus grand retentissement.

Les textes de Koutcha, rédigés dans l'ancien idiome indo-européen de la région, et dont d'autres spécimens furent également recueillis à Touen-houang, ont été interprétés par Sylvain Lévi et par Meillet et n'ont pas fini d'occuper les linguistes. A Touen-

houang, vous le savez, il s'agissait d'une bibliothèque entassée dans une niche qui avait été murée vers le début du XI^e siècle, avec une foule d'autres objets, notamment de peintures dont Pelliot emporta cinq caisses. La bibliothèque elle-même se composait, d'une part de manuscrits rédigés en sanskrit, en koutchéen, en sogdien, en iranien-oriental, en turc ouïgour et en tibétain, de l'autre de manuscrits et d'imprimés chinois, tous antérieurs aux environs de l'an 1000.

Les documents de la première catégorie ont renouvelé de fond en comble notre connaissance des anciennes langues de l'Asie Centrale et de l'histoire de la Sérinde et du Tibet ; je ne saurais mentionner les noms de tous les spécialistes qui les ont étudiés et qui en poursuivent la mise en œuvre. Pelliot lui-même ne tarda pas à prendre une part active à leurs travaux, et dès 1913 il traduisait et commentait, à l'aide de l'original sanskrit et des versions chinoises, *Un fragment du Suvarnaprabhâsasûtra en iranien-oriental* (72) ; il collabora, d'autre part, avec Gauthiot à l'interprétation d'un apocryphe bouddhique traduit du chinois en sogdien, le *Sûtra des causes et des effets* (73). A ces recherches peuvent être rattachées son article sur l'établissement d'une colonie sogdienne dans la région du Lob-nor au VII^e siècle (74) et ses deux grands mémoires sur la langue tokharienne (75), dans lesquels il réussit à éclaircir, avec une virtuosité et un bon sens sans pareils, un des plus inextricables imbroglios de la philologie orientale.

Je laisse à M. Deny le soin de traiter des textes ouïgours, pour vous parler des textes tibétains — quelque cinq cents kilos de manuscrits remontant aux premiers siècles de la civilisation tibétaine — et surtout des textes chinois, qui formaient la grosse masse de la bibliothèque et dont l'importance s'avéra pour le moins égale, du point de vue sinologique, à celle des textes que je viens de mentionner pour les études indo-européennes. Il n'y a nulle exagération à dire, avec Pelliot lui-même, que leur trouvaille constituait « la plus formidable découverte de manuscrits chinois que l'histoire de l'Extrême-Orient ait jamais eu à enregistrer » (76). Ce n'était pas, au reste, une découverte à proprement parler ; la niche avait

été dégagée dès le début du siècle par un bonze taoïste de Touen-houang et, quelques mois avant Pelliot, Aurel Stein y avait prélevé, avec l'aide d'un lettré chinois, un nombre considérable de manuscrits qu'il rapporta au British Museum. Mais, comme l'explorateur britannique le reconnaissait expressément, M. Pelliot eut sur lui « l'avantage de chercher à travers la masse des textes chinois en sinologue, et de choisir comme tel » (77). Il suffit de parcourir la mémorable lettre qu'il adressa à Senart de Touen-houang, le 26 mars 1908, et qu'il publia dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* en 1909, lors de son dernier séjour à Hanoi, sous le titre : *Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou* (78), pour mesurer l'ampleur de cet avantage ; cet inventaire dressé sur place reste la meilleure revue d'ensemble que nous ayons des manuscrits de Touen-houang. Des vingt-quatre caisses qu'il en rapporta à Paris, Pelliot établit lui-même une première liste sommaire, qui fut copiée par un de ses élèves chinois et publiée, à Pékin, en traduction chinoise, en 1932 (79) ; beaucoup de ces manuscrits ont été publiés au cours de ces dernières années en Chine ou au Japon, soit en fac-similé, soit en déchiffrement imprimé. Peu avant cette guerre-ci, un excellent érudit de la Bibliothèque nationale de Pékin, M. Wang Tchong-min, en a dressé un catalogue détaillé, qui doit paraître dans les publications de la Bibliothèque nationale de Paris. Il en a, d'autre part, copié ou photographié un nombre très élevé ; M. Wang Tchong-min, qui travaille depuis 1940 à la Bibliothèque du Congrès, à Washington, m'écrivait tout récemment que des tractations sont en cours avec l'Université Harvard pour la publication en Amérique de ces précieux documents.

Quant aux manuscrits tibétains, M^{lle} Marcelle Lalou a commencé à en publier un inventaire descriptif (80) et en a déjà tiré, ainsi que Maspero, Hackin et M. Bacot, la matière de diverses études (81). Pelliot lui-même s'est voué à l'examen des sources chinoises relatives au Tibet ancien, élucidant notamment le système chronologique des historiens tibétains (82).

Mais, pour revenir aux manuscrits chinois, j'en voudrais souligner le prix à deux points de vue. Tout d'abord, si leur découverte

a marqué un tournant dans la sinologie, c'est qu'elle nous a livré des pièces d'archives, des documents originaux. Depuis tantôt dix siècles l'imprimerie, qui est une invention chinoise (83), a supplanté en Chine la tradition manuscrite, et les Chinois n'avaient guère conservé de manuscrits anciens. Grâce à ceux de Touen-houang nous accédons, de façon infiniment plus directe que par l'histoire livresque, à la vie réelle d'une région de la Chine au Moyen Age : région excentrique, il est vrai, car l'oasis de Touen-houang se trouve à l'extrême limite du monde chinois ; mais ce témoignage est unique. Ma seconde observation sera d'un ordre différent. Lors de son passage à Pékin à la fin de 1908, Pelliot montra aux érudits chinois les principaux de ses manuscrits ; ils firent sensation, et on lui demanda aussitôt l'autorisation de les publier. Voici comment Pelliot s'exprimait à ce propos dans le rapport sur sa mission qu'il lut à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 25 février 1910 (84) : « Je m'occupe à faciliter pour les érudits chinois les publications de nos textes. Ils y tenaient beaucoup, et je crois que nous avons tout intérêt à les satisfaire. Jusqu'ici, les sinologues européens n'ont guère pu entrer en relation avec leurs confrères, les érudits indigènes. Or, au fur et à mesure que le travail sinologique, si longtemps chaotique, s'organise et progresse, nous sentons davantage le besoin de contacts plus étroits et plus fréquents avec ce qui se fait en Extrême Orient... Peu à peu les érudits chinois viennent d'ailleurs aux méthodes d'Europe... » L'expérience ultérieure a démontré la justesse de ces vues. Un des effets inattendus de la mission Pelliot fut d'établir, pour la première fois peut-être depuis les grands ancêtres du XVII^e et du XVIII^e siècles, un contact sur le pied d'égalité entre l'érudition chinoise et l'érudition occidentale. Il est vrai qu'il ne manqua pas en Chine d'esprits ombrageux pour en vouloir au savant étranger d'avoir attenté au patrimoine national, et un répertoire des manuscrits qui avaient été transférés de Touen-houang à la Bibliothèque nationale de Pékin après le passage d'Aurel Stein et de Pelliot paraissait en 1929 sous le titre suivant : *Liste du résidu du pillage de Touen-houang* (85). Par un sort ironique qui conjuguait contre sa forte personnalité des récalcitrances en sens con-

traire, on accusait Pelliot, en Chine, d'avoir ravi des trésors, tandis qu'en France on jeta la suspicion sur l'authenticité et la valeur de ses trouvailles. On sait comment l'affaire se termina en France : lorsque l'attaque toucha à son maître vénéré, Edouard Chavannes, Pelliot y coupa court en administrant à l'assaillant une gifle qui retentit joyeusement dans les échos orageux de la sinologie anecdotique. En Chine, les véritables savants ne lui tinrent pas rancune. En 1939, il fut nommé membre correspondant de l'Academia Sinica ; il avait lui-même fait nommer membre correspondant de l'Institut de France l'archéologue Lo Tchen-yu, mort en 1943. Depuis son article de 1909 sur *Les Nouvelles revues d'art et d'archéologie en Chine* (86), il ne cessa de faire connaître au public européen les travaux de ses confrères de la jeune école chinoise (87) ; et après le tragique suicide, en 1927, du plus grand des savants chinois modernes, Wang Kouo-wei, il lui rendit un magnifique hommage dans le *T'oung Pao*, analysant longuement son œuvre scientifique (88). Les principaux de ses propres articles ont été traduits en chinois (89), et « Po Hi-ho », comme on l'appelait en Chine, y jouissait d'une réputation qui l'égalait aux grands lettrés indigènes, auxquels il s'apparentait au reste par son tempérament et par plus d'un trait de sa physionomie intellectuelle. Ce savant qui avait l'étoffe d'un diplomate ou d'un homme d'Etat n'ignorait rien de la Chine moderne (90). Qu'il me soit permis de vous traduire ici ce qu'écrivaient il y a quelques jours les rédacteurs de l'hebdomadaire édité à Paris par la colonie chinoise : « Durant quarante années, le professeur Pelliot fut en rapports scientifiques et en correspondance avec les savants de notre pays, Wang Kouo-wei, Lo Tchen-yu, Chen Tseng-tche. Lorsqu'il prenait la parole dans des institutions ou des assemblées savantes, toujours il entonnait l'éloge de notre civilisation chinoise ; il n'y a pas longtemps qu'il nous envoyait encore un article pour rendre hommage à la mémoire de Lin Li-kouang, notre savant compatriote mort en France ce printemps. La mort de Paul Pelliot n'est pas seulement une grande perte pour la sinologie européenne ; la Chine aussi pleure en lui un de ceux qui la comprenaient le mieux en Occident (91). »

Voilà donc Pelliot de retour de sa mission ; il va s'installer définitivement à Paris, pour y occuper dès 1911, au Collège de France, la chaire de langues, d'histoire et d'archéologie de l'Asie Centrale, dont ses propres découvertes avaient justifié la création. Le 6 mai 1921, il sera élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement du comte de Lasteyrie. Dans notre Société, où il avait été présenté le 22 juin 1897 par Chavannes et Devéria, il est nommé membre du conseil le 11 novembre 1910, membre de la commission du *Journal Asiatique* le 13 janvier 1922, vice-président le 14 juin 1928, président à titre provisoire le 13 décembre 1935, six semaines après la mort de Sylvain Lévi, puis à titre définitif le 11 juin 1936, par ratification de l'assemblée générale. Dès lors sa vie se déroula studieuse et régulière, coupée de nombreux voyages qui le conduisirent dans toutes les capitales du monde, partout où il avait à défendre ou à représenter son pays ou la science française, à fouiller des archives ou des bibliothèques. Mobilisé en 1914, il fut d'abord officier de liaison aux Dardanelles, puis remplit les fonctions d'attaché militaire à Pékin, et fit la campagne de Sibérie. En 1921, il est à Boston (92), en 1923 à Londres (93), en 1925 au Caire (94) et en Russie (95), en 1926 à New-York (96), en 1928 à Madrid (97), en 1932 à Upsal (98), en 1933 à Pékin (99), en 1935 de nouveau en Chine et au Japon (100), en 1936 à Harvard (101) et à Londres (102)... A partir de 1940, l'occupation ennemie l'avait profondément affecté, tant au physique qu'au moral ; mais la libération, dont il n'avait jamais douté, et un dernier voyage en Amérique, où il fut délégué à la conférence de l'Institut des Relations du Pacifique, tenue à Hot Springs de Virginie en janvier 1945, lui avaient rendu sa belle humeur et sa prestance juvénile ; et nous l'avions retrouvé ce printemps dans toute la verdeur de ses 67 ans. Peut-être la vigueur même de sa constitution athlétique lui fut-elle fatale : le cancer en eut raison en deux mois, et une hémorragie foudroyante l'a emporté le 26 octobre 1945.

Il me reste à évoquer l'œuvre de sa maturité, de cette période où il a quitté l'Asie et où l'enseignement dont il est chargé au Col-

lège de France, aussi bien que l'ambiance parisienne et d'autres circonstances, orientent ses recherches dans des voies nouvelles. Les études altaïques, dont ce n'est pas à moi de vous entretenir, prirent peu à peu le pas sur la pure sinologie. Mais, dans ce dernier domaine aussi, des préoccupations nouvelles se font jour dans les travaux de Pelliot depuis son retour en Europe. A dater de 1913, et de son mémoire *A propos du Keng-tche-t'ou* (103), contribution à l'histoire du livre illustré en Chine, on le voit vouer une part croissante de son activité à l'étude critique de l'archéologie et de l'art chinois : critique et essentiellement philologique, car, comme il l'écrivait à la fin d'un article consacré à des bronzes chinois : « Je les ai examinés surtout en philologue ; il faut bien se limiter » (104). C'est en effet principalement par les données des textes que Pelliot aborda l'étude de l'art chinois. Dans un domaine où l'impéritie des amateurs avait eu beau jeu, les résultats furent saisissants. Soit qu'à propos des prétendus jades du Kan-sou il démontrât l'inexistence de tout gisement de jade en Chine (105), soit qu'il rabaissât de plusieurs siècles la date attribuée aux fresques de la collection Eumorphopoulos (106), soit qu'il convainquît de faux un album de porcelaines très apprécié des collectionneurs, ce qui lui valut de la part de l'un d'eux des injures qui ne restèrent pas sans réplique (107), partout sa critique salubre faisait œuvre d'épuration ; il démasquait les faux qui encombrant nos musées (108), rectifiait les dates des œuvres (109), en reconstituait la transmission (110). Sa connaissance sans égale de la littérature chinoise lui permit, d'autre part, d'y débusquer un peu de ces *realia* dont elle est si avare. Il réussit ainsi à définir le procédé dit de la « laque sèche » (111), à expliquer des termes techniques de la sculpture ancienne (112), à établir que les Chinois anciens ont su opérer des transferts de fresques (113) ; il ressuscita de leur anonymat quelques artistes et artisans du Moyen Age chinois (114), et en suivit d'autres jusqu'en Perse (115). C'est à lui que les archéologues de l'Academia Sinica confièrent le privilège de faire connaître en Europe leur découverte des sculptures des Chang, qui a fait remonter d'un millénaire l'histoire de la statuaire de pierre en Chine (116). Ses *Quelques réflexions sur l'art sibérien et*

l'art chinois (117) constituent une mise au point lucide et mesurée d'une question à la mode et fort sujette à controverse. Ses *Notes sur l'histoire de la céramique chinoise* (118) et ses études sur les bronzes antiques et les jades archaïques (118) sont précieuses aux historiens comme aux collectionneurs (119) ; ses recherches sur *La peinture et la gravure européennes au temps de Mathieu Ricci* (120) et sur les estampes des *Conquêtes de l'Empereur de la Chine* (121), gravées à Paris au XVIII^e siècle d'après des dessins exécutés à Pékin, illustrent de curieux épisodes des rapports artistiques entre l'Europe et la Chine.

En 1921, après la mort de Chavannes, Pelliot le remplaça à la direction du *T'oung Pao* auprès de Henri Cordier ; lorsque celui-ci disparut à son tour en 1925, il en assuma seul la direction jusqu'en 1936, date à laquelle il s'adjoignit comme co-directeur M. J. J. L. Duyvendak, professeur à l'Université de Leiden. Pendant une quinzaine d'années, surtout de 1922 à 1932, il publia dans cette revue des bulletins critiques extrêmement développés qui firent du *T'oung Pao* une sorte de tribunal de la sinologie universelle. Le juge était loyal et libéral ; mais, quand on se rebiffait contre ses observations en recourant à ce qu'il appelait « des procédés de poivre aux yeux » (122), il retrouvait la verve féroce de ses premiers comptes rendus du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, du temps où il entreprenait, pour le plus grand bien de nos études, un salubre nettoyage au coupe-coupe et procédait à l'exécution de ces ouvrages, si nombreux sur l'Extrême-Orient, où « l'incompétence de l'auteur », comme disait Henri Maspero, « semble spéculer sur l'ignorance du lecteur ». Pelliot ne pouvait souffrir l'à-peu-près ; l'imprécision lui était insupportable, notamment en matière de dates biographiques (123).

Il fut toujours féru de livres et de bibliographie ; on pourrait presque dire que toute son œuvre est bibliographie. C'est avec une recension du catalogue des livres extrême-orientaux de la Bibliothèque nationale qu'il débuta en 1900 dans le premier tome du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* (124). Les *Notes de bibliographie chinoise* qu'il y publia en 1902 et en 1909 (125) font date dans les études sinologiques. C'est, pour une part, en raison

de son insuffisance bibliographique que la sinologie européenne avait conservé, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, un caractère étriqué ; avec Pelliot, elle s'établissait de plain-pied avec l'érudition chinoise. Son travail sur la transmission du texte du *Chou-king* et de son exégèse (126), complété par une note sur les *Classiques gravés sur pierre sous les Wei* (127), en est un brillant témoignage. Il consacra une série d'études du même genre à des ouvrages plus tardifs et plus populaires, deux manuels scolaires, le *Livre des trois mots* (128) et le *Texte des mille mots* (129), une collection de textes anecdotiques, le *Chouo-fou* (130), un recueil de contes, le *Kin-kou-k'i-kouan* (131). A l'étranger, son premier souci était de visiter les bibliothèques publiques ou privées, où il faisait aussitôt des trouvailles ou des identifications dont les conservateurs eux-mêmes restaient ébahis. C'est ainsi qu'il publia des notes sur les documents qu'il avait dénichés à Saint-Pétersbourg en 1910 (132), en Russie de nouveau en 1925, en Espagne en 1928, en Suède en 1932 (133).

C'est sans doute ce goût incoercible de la chasse aux documents qui l'incita, vers la fin de sa carrière, à fouiller les bibliothèques et les archives d'Europe pour en tirer des informations inédites ou méconnues sur les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient au Moyen Age et à l'époque moderne. De là sortirent une série de mémoires sur les rapports des empereurs mongols et de la papauté au XIII^e et au XIV^e siècles (134), sur Mathieu Ricci et les missionnaires jésuites et franciscains des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles ou sur leurs adversaires chinois (135), sur l'évêque d'Adran (136), sur la Querelle des Rites (137), sur les relations sino-portugaises (138), sur celles de la Hollande et du Siam en 1608 (139), sur le début des relations officielles entre la France et la Chine vers l'an 1700 (140). Sa triple compétence de sinologue, de mongolisant et de bibliographe européen confère à ces travaux une valeur exceptionnelle.

Pour lui rendre particulièrement attrayante l'étude de Marco Polo, qui l'a tant occupé ces dernières années (141), intervenait par surcroît un autre de ses goûts, celui de la géographie historique, du voyage dans le temps et dans l'espace ; il est à souhaiter que

son commentaire monumental de la *Description du Monde*, qui est achevé, voie bientôt le jour à Londres : beau legs, qui couronnera son œuvre (142). D'autres voyageurs l'ont sans cesse retenu, depuis Hiuan-tsang et à son contemporain l'ambassadeur Wang Hiuant-s'ö, dont il s'est constamment occupé sans jamais leur consacrer des publications particulières (143), jusqu'à Tcheou Ta-kouan et aux Pères Huc et Gabet dont il commenta le voyage à Lhasa (144). Sa dernière publication d'importance, qui avec ses quelque 300 pages forme comme un pendant des *Deux itinéraires* de 1904, est un ensemble de trois mémoires sur les expéditions de Tcheng Houo et les grands voyages maritimes chinois au début du xv^e siècle, parus de 1933 à 1936 (145). Tcheng Houo était un eunuque musulman du Yun-nan, d'origine probablement mongole, qui fut mis par les empereurs Ming à la tête des flottes chargées de se rendre dans les Mers du Sud pour leur procurer des bijoux et autres produits des pays lointains, jusqu'à Ceylan : prodromes somptuaires de cette expansion chinoise dans les Mers du Sud, dont les effets se feront sans doute sentir à travers l'histoire universelle du xx^e siècle.

En terminant ce triste exposé, à la fois trop long et trop bref, je voudrais associer au nom de Paul Pelliot celui de Henri Maspero et celui de Marcel Granet. Ces trois disciples d'Edmond Chavannes ont porté la sinologie française à une hauteur glorieuse ; leur mort prématurée est un désastre dont elle ne se relèvera qu'avec peine.

NOTES

(1) Les références bibliographiques qui ont été ajoutées ici au texte de cette allocution sont toutes provisoires ; groupées par matières, elles ne tiennent compte, sur une matière donnée, que des publications se rapportant expressément à cette matière, à l'exclusion de ce que PELLIOU a pu en dire dans d'autres publications, notamment dans la masse énorme de ses recensions critiques. D'autre part, pour des raisons typographiques, les transcriptions de PELLIOU ont été citées sous une forme parfois modifiée, de manière à éviter l'emploi de tout signe diacritique. Le signe de la longue a été remplacé par l'accent circon-

flexe ; quant aux consonnes, les lettres substituées à celles de PELLIOI sont signalées par l'italique.

(2) M. LALOU, « *L'œuvre du Professeur Paul Pelliot* », *Bibliographie Bouddhique*, IV-V (Paris, 1934), p. 1-29.

(3) Cf. *inf.*, n. 47.

(4) Cf. *inf.*, n. 140.

(5) Conférences sur les événements politiques en Chine, *Comité de de l'Asie Française, Bulletin mensuel*, n° 49 (avril 1905), p. 130-136 ; sur les civilisations anciennes de l'Inde et de la Chine au Turkestan chinois, *ib.*, n° 57 (décembre 1905), p. 458-465 ; *En Asie centrale et La Chine et la Révolution*, conférences du 8 novembre 1910 et du 22 janvier 1912, cf. *T. P.*, 1912, p. 311 ; *Trois ans dans la Haute Asie*, conférence sur la mission Pelliot, 10 décembre 1909, *B. E. F. E.-O.*, X, p. 274-281 ; « *Les influences iraniennes en Asie Centrale et en Extrême-Orient* », leçon d'ouverture lue au Collège de France le 4 décembre 1911, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1911 (et *Revue indo-chinoise*, 1912, p. 1-15) ; « *Indian Influences in the early Chinese Art in Tun-huang* », conférence faite à Londres le 18 novembre 1925, *Indian Art and Letters*, II, 1 (Londres, 1926), p. 20-34 ; « *Christianity in Central Asia in the Middle Ages* » (Londres, 30 avril 1930), *J. of the Central Asian Society*, XVII, 3 (1930), p. 301-312 ; « *Les explorations et les fouilles en Asie Centrale depuis 1900* », *Revue de Synthèse*, LI, 1, n° 3 (Paris, 1931), p. 293-307 ; « *La civilisation chinoise* », *Cahiers de Radio-Paris*, 5^e année, n° 9 (1934), p. 857-863 ; « *L'art iranien* », *ib.*, 9^e année, n° 8 (1938), p. 747-752 ; « *The Royal Tombs of Anyang* », conférence faite à Londres le 6 janvier 1936, *Studies in Chinese Art* (Londres, s. d.), p. 51-60 ; « *Les études chinoises* », conférence faite à New-York le 26 janvier 1945, *Renaissance, revue trimestrielle publiée par l'École libre des Hautes Études de New-York*, II-III (New-York, 1945), p. 256-264. On possède le texte inédit de deux autres conférences : *Les premières relations entre la Chine et le monde gréco-romain* (Musée Guimet, 15 mars 1931) et *Les bronzes chinois* (Musée de l'Orangerie, 8 juin 1934).

(6) Article « *Lexicography* » dans S. COULING, *The Encyclopædia Sinica*, Shanghai, 1917 ; articles « *Mongoli* » et « *Mongolia, Storia* » dans *Enciclopedia Italiana*, XXIII (1934), p. 661-666, 672-675.

(7) « *L'écriture chinoise* », dans *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, rédigées par un groupe de savants, réunies par Ch. FOSSEY (Paris, 1927), p. 297-305.

(8) Cf. *inf.*, n. 67.

(9) *La Haute Asie*, 37 + 8 p., fig. et pl., s. l. n. d.

(10) *B. E. F. E.-O.*, I, p. 69.

(11) *Études Asiatiques* (Paris, 1925), II, p. 263.

(12) *B. E. F. E.-O.*, II, p. 116.

(13) *Ib.*

(14) *Ib.*, I, p. 76.

(15) *Ib.*, II, p. 116.

(16) *Ib.*, I, p. 58, II, p. 223 ; cf. B. L. PUTNAM WEALE, *Indiscreet Letters from Peking* (Londres, 1906), p. 158-159. PELLIOI à lui-même

apporté des précisions sur quelques épisodes du siège des légations dans *B. E. F. E.-O.*, III, p. 713.

(17) *Ib.*, I, p. 159, 170, 182, II, p. 118, 437.

(18) Cf., *ib.*, XXI, I, p. 385 ; « *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur* », *J. A.*, 1914, II, p. 112-114 ; P. CORDIER, *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale*, II^e partie (Paris, 1909), I, p. III.

(19) *B. E. F. E.-O.*, I, p. 406, 417, II, p. 121, 417, 437 ; cf. XXI, I, p. 384.

(20) *Ib.*, III, p. 525.

(21) *Ib.*, IV, p. 617-671.

(22) « *Répertoire des Collections Pelliot A et B du fonds chinois de la Bibliothèque Nationale* », *T. P.*, 1913, p. 697-780. Ces collections comprennent environ 30.000 fascicules, et sont particulièrement riches en recueils collectifs (*ts'ong-chou*) et en monographies locales (*tche*) ; cf. *B. E. F. E.-O.*, X, p. 659. Au cours d'un de ses séjours ultérieurs à Pékin, PELLIOU a acquis pour l'Institut des Hautes Études chinoises, à la Sorbonne, une autre importante collection de *ts'ong-chou*.

(23) *B. E. F. E.-O.*, IV, p. 490, 803. En 1905, il se rendit à Alger, puis en Russie ; cf. *ib.*, XXI, I, p. 26.

(24) *Ib.*, II, p. 123-177.

(25) Cf. *T. P.*, 1924, p. 163.

(26) *B. E. F. E.-O.*, II, p. 134.

(27) « *Le Fou-nan* », *ib.*, III, p. 248-303 ; « *La dernière ambassade du Fou-nan en Chine* », *ib.*, p. 671-672.

(28) « *Textes chinois sur Pânduranga* », *ib.*, III, p. 649-654 ; cf., aussi dans L. FINOT, « *Notes d'épigraphie* », *ib.*, p. 38-39.

(29) *Ib.*, IV, p. 131-413 ; cf. le résumé analytique de L. AUROUSSEAU, *ib.*, XXI, I, p. 220-230.

(30) *T. P.*, 1904, p. 469.

(31) *Études Asiatiques*, II, p. 243-263.

(32) *B. E. F. E.-O.*, I, p. 277-278, II, p. 192-194.

(33) *J. A.*, 1914, II, p. 379.

(34) *T. P.*, 1915, p. 1-26.

(35) *Ib.*, 1920-1921, p. 73-85.

(36) « *Kao-tch'ang, Qotcho, Houo-tcheou et Qarâ-khodja* », *J. A.*, 1912, I, p. 579-603 ; « *Les noms tibétains des T'ou-yu-houen et des Ouïgours* », *ib.*, II, p. 520-523 ; « *Note sur les anciens noms de Kutchâ, d'Aqsû et d'Utch-Turfan* », *T. P.*, 1923, p. 126-132 ; « *Termes dans les textes chinois et tibétains* », *C.R. de l'Ac. des Sciences de l'U. R. S. S.*, 1929, p. 297 ; « *Les plus anciennes transcriptions chinoises des noms de Mahâshîhâmaprâpita et d'Avalokiteçvara* », communication faite à la Société Asiatique le 11 mai 1945.

(37) « *Le k'ong-heou et le qobuz* », *Mélanges sinologiques offerts au Professeur Naitô* (Kyôto, 1926), p. 207-210 ; « *Sao-houa, saughâ, saughat, saguate* », *T. P.*, 1936, p. 230-237.

(38) « *L'origine du nom de Chine* », *T. P.*, 1912, p. 727-742 ; « *Encore à propos du nom de Chine* », *ib.*, 1913, p. 427-428.

(39) Communications sur l'origine du nom de Fou-lin, *J. A.*, 1914, I, p. 498-500, et sur les « *Royaumes des Femmes* », *ib.*, 1940, II, p. 306-307.

(40) « *Li-hien, autre nom de Ta-ts'in (Orient méditerranéen)* », *T. P.*, 1915, p. 690-691 ; « *Les anciens rapports entre l'Égypte et l'Extrême-Orient* », *C. R. du Congrès int. de Géographie*, V (Le Caire, 1925), p. 21-22.

(41) « *Note sur les anciens itinéraires chinois dans l'Orient romain* », *J. A.*, 1921, I, p. 139-145.

(42) « *Le nom du Khwârisim dans les textes chinois* », *T. P.*, 1938, p. 146-152.

(43) *B. E. F. E.-O.*, III, p. 304-317, IV, p. 436-440 ; [cf. **[XXI]**, I, p. 360.

(44) *Ib.*, III, p. 665-671.

(45) *Ib.*, III, p. 318-327.

(46) *Ib.*, III, p. 467-468.

(47) « *Un traité manichéen retrouvé en Chine, traduit et annoté* », *J. A.*, 1911, II, p. 499-617, 1913, I, p. 99-199, 261-394.

(48) « *Mo-ni et Manichéens* », *J. A.*, 1914, I, p. 461-470.

(49) « *Traditions manichéennes au Fou-kien* », *T. P.*, 1923, p. 193-208.

(50) « *Two new Manichaean Manuscripts from Tunhuang* », *J. R. A. S.*, 1925, p. 113-115.

(51) Cf. « *Un exemple méconnu du titre manichéen de magistag* » dans « *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale* », *T. P.*, 1928-1929, p. 248-250. PELLIOU avait consacré un de ses cours du Collège de France (1927-1928, cf. *Annuaire du C. de Fr.*, 1928, p. 49) au fragment londonien du traité de 731. Une traduction en a été trouvée dans ses papiers et sera publiée sous peu.

(52) « *Mo ni chiao hsia pu tsan, The Lower (Second ?) Section of the Manichaean Hymns* », translated by TSUI Chi, with annotations by W. B. HENNING, *B. S. O. A. S.*, XI (1943), p. 174-219. D'accord avec PELLIOU, MM. E. WALDSCHMIDT et W. LENTZ avaient précédemment traduit et mis en œuvre une partie de ces hymnes.

(53) *B. E. F. E.-O.*, III, p. 33-37.

(54) *Ib.*, III, p. 318-327.

(55) Cf. *ib.*, XXI, I, p. 357.

(56) *Ib.*, VI, p. 361-400.

(57) *Ib.*, p. 390, n. 3.

(58) « *Meou-tseou ou les Doutes levés* », *T. P.*, 1918-1919 [paru en septembre 1920], p. 255-433.

(59) Cf. *T. P.*, 1938, p. 191 : « Le présent article a été écrit il y a cinq ans ; je ne l'avais pas publié parce que je pensais pouvoir le compléter sur plusieurs points... » C'est ce qui explique la masse considérable des travaux inédits que PELLIOU a laissés tout rédigés et qui pourront être édités presque tels quels.

(60) *L'Histoire secrète des Mongols* a fait l'objet de cours de PELLIOU en 1919-1920, 1920-1921, 1929-1930, 1930-1931 (*Ann. du C. de Fr.*, s. a.):

(61) *T. P.*, 1936, p. 359.

(62) Communication sur les apocryphes bouddhiques en Asie Centrale et en Chine, *C. R. des séances de l'Ac. des Inscr. et B.-I.*, 1911, p. 290-291 (*J. A.*, 1911, I, p. 579-580). Le manuscrit complet de cette communication a été trouvé dans les papiers de PELLIOT.

(63) *T. P.*, 1912, p. 350-430.

(64) *Ib.*, 1923, p. 97-125.

(65) *Ib.*, 1933, p. 85-99.

(66) *Ib.*, 1933, p. 253-261.

(67) « Deux titres bouddhiques portés par des religieux nestoriens », *T. P.*, 1911, p. 664-670; communication sur la découverte de nouveaux textes d'origine nestorienne en Chine, *J. A.*, 1920, I, p. 261; « L'évêché nestorien de Khumdan et Sarag », *T. P.*, 1928, p. 91-92; « Une phrase obscure de l'inscription de Si-ngan-fou », *ib.*, 1931, p. 369-377; « Sceaux-amulettes de bronze avec croix et colombes provenant de la boucle du Fleuve Jaune », *R. A. A.*, VII (1931-1932), p. 1-3; « Un témoignage éventuel sur le christianisme à Canton au XI^e siècle », *Mél. chinois et bouddhiques*, I (Bruxelles, 1932), p. 217-219; « Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient », *T. P.*, 1914, p. 623-644. Dans ce dernier article, présenté comme un résumé préliminaire des documents sérindiens et chinois dont la mise en œuvre devait former deux ou trois volumes des publications de sa mission, PELLIOT annonce qu'il a achevé une traduction nouvelle de l'inscription sino-syriaque de 781. Cette traduction, accompagnée d'une longue introduction historique et bibliographique et d'un commentaire très nourri, a été trouvée dans ses papiers et sera publiée. Dès 1919-1920, il avait consacré un de ses cours à l'étude de ce texte fameux (*Ann. du C. de Fr.*, 1920, p. 84).

(68) « Les plus anciens documents de l'écriture arabe en Chine », avec des notes de Cl. HUART et de DENISON ROSS, *J. A.*, 1913, II, p. 177-191; « Une ville musulmane dans la Chine du Nord sous les Mongols », *ib.*, 1927, II, p. 261-279.

(69) Cf. *B. E. F. E.-O.*, VI, p. 277, VII, p. 150, 467, 627, VIII, p. 588, IX, p. 402, 817; *L'Asie Française*, n^{os} 69 (1906), 74 (1907), 84 (1908), 103 (1909), 106 (1910).

(70) J'ai donné dans *B. E. F. E.-O.*, XXI, 1, p. 366-374, un exposé sommaire de la mission Pelliot et de ses résultats, avec des indications bibliographiques à jour jusqu'à 1921. On a trouvé dans les tiroirs de PELLIOT ses carnets de route et les notes, principalement archéologiques et épigraphiques, qu'il avait prises à Touen-houang.

(71) *Les grottes de Touen-houang, peintures et sculptures bouddhiques des époques des Wei, des Tang et des Song*, Mission Pelliot en Asie Centrale, série in-4^o, I, 6 tomes, Paris 1920-1924.

(72) *Mém. de la Soc. de Linguistique*, XVIII, II (1913), p. 89-125.

(73) « Un bilingue sogdien-chinois », *Mélanges d'indianisme offerts à M. Sylvain Lévi* (Paris, 1911), p. 329-331; R. GAUTHIOT et P. PELLIOT, avec la collaboration d'E. BENVENISTE, *Le Sûtra des causes et des effets du bien et du mal*, Mission Pelliot en Asie Centrale, série in-4^o, II, 2 tomes, 3 vol., Paris, 1920-1928.

(74) « Le Cha-tcheou-tou-tou-fou-t'ou-king et la colonie sogdienne de la région du Lob-nor », *J. A.*, 1916, I, p. 111-123.

(75) « Tokharien et Koutchéen » *J. A.*, 1934, I, p. 23-106 ; « *A propos du Tokharien* », *T. P.*, 1936, p. 259-284.

(76) Conférence prononcée à la Sorbonne le 10 décembre 1909, *L'Asie Française*, n° 106 (1910), p. 21 (ou *B. E. F. E.-O.*, X, p. 280).

(77) Cité par Sylvain LÉVI dans une lettre au *Temps* (18 mai 1911) sur « *L'Asie Centrale et la Mission Pelliot* ». Cf. aussi « *Les grottes des Mille Buddha* », *J. R. A. S.*, 1914, p. 421-426.

(78) *B. E. F. E.-O.*, VIII, p. 501-529.

(79) LCU SIANG, « *A Catalogue of Tun-huang MSS. preserved in the Bibliothèque Nationale, Paris* », *Bulletin of the National Library of Peiping*, VII, VI (1933), p. 21-72 (en chinois).

(80) M. LALOU, *Inventaire des manuscrits tibétains de Touen-houang conservés à la Bibliothèque Nationale*, I, Paris, 1939.

(81) PELLIOU lui-même a étudié un manuscrit du *Ts'ien-tseu-wen* avec transcription tibétaine interlinéaire (*J. A.*, 1920, I, p. 268), ainsi qu'un catéchisme bouddhique ouïgour en écriture tibétaine (*ib.*, 1921, II, p. 135-136) et la version chinoise d'une chronique tibétaine de Khotan (*ib.*, 1914, II, p. 144, 1920, II, p. 354). Le manuscrit bilingue du *Ts'ien-tseu-wen* et celui du *Vyākaraṇa* de Khotan ont été publiés en fac-similé, avec deux autres textes chinois, dans *Manuscrits de Touen-houang, conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris et publiés par le Tōa-Kōkyūkwaï de Changhai* sous la direction du P. PELLIOU et T. HANEDA, Série in-folio, I-IV, 1 vol. [seul paru], Kyōto, 1926.

(82) « *Le cycle sexagénaire de la chronologie tibétaine* », *J. A.*, 1913, I, p. 633-637. Un inédit de 87 pages sur le Tibet ancien, comprenant une traduction intégrale des chapitres spéciaux des deux *Histoires des T'ang*, a été trouvé dans les papiers de PELLIOU. Il avait consacré deux de ses cours du Collège de France à ce sujet (*Ann. du C. de Fr.*, 1921, p. 75, 1922, p. 97). Cf. aussi *sup.*, n. 34-36.

(83) On a trouvé dans les papiers de PELLIOU un inédit considérable sur *Les débuts de l'imprimerie en Chine*.

(84) *C. R. des séances de l'Ac. des Inscr. et B.-I.*, 1910, p. 58. Cf. aussi *J. A.*, 1910, II, p. 627, communication à la Société Asiatique sur l'édition faite à Pékin d'une partie des manuscrits chinois de Touen-houang.

(85) TCH'EN Yuan, *Touen-houang-kie-yu-lou*, Pékin, 1929 (cf. *T. P.*, 1930, p. 481).

(86) *B. E. F. E.-O.*, IX, p. 573-582.

(87) « *Une Société d'études orientales en Chine* », *T. P.*, 1923, p. 382-384.

(88) Nécrologie, *T. P.*, 1928, p. 70-72 ; « *L'édition collective des œuvres de Wang Kouo-wei* », *ib.*, p. 113-118.

(89) Cf. *T. P.*, 1924, p. 10-11 ; *ib.*, 1936, p. 210 ; *Bibliographie Bouddhique*, VII-VIII (1937), n° 360.

(90) « La Chine », disait-il dans sa conférence du 15 mars 1905 (*Comité de l'Asie Française, Bulletin mensuel*, n° 49, p. 130), « est actuellement le théâtre d'une révolution si formidable dans l'éducation civile et militaire, et qui pèsera sans doute d'un si grand poids sur l'histoire générale du XX^e siècle, qu'on doit avec toute l'instance possible appeler sur elle l'attention. » C'est de sa main que sont les

brillantes chroniques politiques et littéraires de Chine parues dans le *Bulletin* de Hanoi en 1903 (cf. *B. E. F. E.-O.*, XXI, I, p. 351) et, en partie au moins, celles de 1909 (notamment sur la modernisation du théâtre chinois, *ib.*, IX, p. 623-626, cf. H. MASPERO, « *Chine et Asie Centrale* », dans *Histoire et historiens depuis cinquante ans*, Paris, 1928, II, p. 555, n. 2). Qu'on se reporte aussi à ses lettres sur la situation politique en Kachgarie, *Comité de l'Asie Française, Bulletin mensuel*, n° 69 (1906), p. 467-473, n° 84 (1908), p. 87-95.

(91) *Houa-k'iao-che-pao*, n° 54, 3 novembre 1945.

(92) *J. A.*, 1921, II, p. 329.

(93) *J. R. A. S.*, 1925, p. 113.

(94) Cf. *sup.*, n. 40.

(95) Cf. *T. P.*, 1932, p. 104-109, « *Sur quelques manuscrits sinologiques conservés en Russie* ».

(96) *Ann. du C. de Fr.*, 1926, p. 57.

(97) Cf. *T. P.*, 1928-1929, p. 43-50, « *Notes sur quelques livres ou documents chinois conservés en Espagne* ».

(98) Cf. *T. P.*, 1932, p. 114-118, « *Une liste d'anciens imprimés chinois des Jésuites retrouvés à Upsal* ».

(99) *Ann. du C. de Fr.*, 1933, p. 124.

(100) *C. R. des séances de l'Ac. des Inscr. et B.-l.*, 1935, p. 363-364 ; *Résumé du 12^e rapport annuel de la Maison Franco-Japonaise* (Tôkyô, 1936), p. 9.

(101) *C. R. des séances de l'Ac. des Inscr. et B.-l.*, 1936, p. 17.

(102) Cf. *sup.*, n. 5.

(103) *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, I (1913), p. 65-122.

(104) *T. P.*, 1930, p. 405.

(105) « *Les prétendus jades de Sou-tcheou (Kan-sou)* » *T. P.*, 1913, p. 258-260.

(106) « *Les fresques de Touen-houang et les fresques de M. Eumorphopoulos* », *R. A. A.*, V (1926), p. 143-163, 192-213.

(107) « *Le prétendu album de porcelaines de Hiang Yuan-pien* », *T. P.*, 1936, p. 15-58 ; « *Le Chao-hing ki-kou lou* », *ib.*, p. 345-346 ; « *Le Dr Ferguson et l'album dit de Hiang Yuan-pien* », *ib.*, 1937, p. 91-93.

(108) « *Sur les inscriptions des sculptures chinoises du Musée de Cologne* », *Artibus Asiae*, I (1923), p. 55-57.

(109) « *A propos des bronzes de Sin-tcheng* », *T. P.*, 1924, p. 255-259 ; « *Un bronze bouddhique de 518 au Musée du Louvre* », *ib.*, 1926, p. 381-382 ; « *Un bronze bouddhique de 502 A. D.* », *Artibus Asiae*, IV (1927), p. 245-246) ; « *Une statue de Maitreya de 705* », *T. P.*, 1931, p. 381-382. Cf. encore « *Sur l'interprétation des marques des porcelaines chinoises* », *Artibus Asiae*, III (1927), p. 179-187.

(110) « *Le plus ancien possesseur connu du Kou K'ai-tche du British Museum* » *T. P.*, 1932, p. 453-455.

(111) « *Les statues en laque sèche dans l'ancien art chinois* », *J. A.*, 1923, I, p. 181-207.

(112) « *Deux termes techniques, t'o-cha et yin-k'i* », *T. P.*, 1924, p. 260-266.

(113) « *Les déplacements de fresques en Chine sans les T'ang et les Song* », *R. A. A.*, VIII (1934), p. 201-228.

(114) « *Notes sur quelques artistes des Six Dynasties et des T'ang* », *T. P.*, 1923, p. 215-291.

(115) « *Des artisans chinois à la capitale abbasside* », *ib.*, 1928-1929, p. 110-112.

(116) « *The Royal Tombs of Anyang* », *cf.*, *sup.*, n. 5.

(117) *Documents*, n° 1 (Paris, 1929), 13 p. Cf. aussi « *Les plaques de l'Empereur du Ciel* », *Mus. of F. E. Antiquities, Bull.*, n° 4 (Stockholm, 1932), p. 115-117.

(118) *T. P.*, 1923, p. 1-54 ; *cf.* aussi « *La date des céramiques de Kiu-lou* », *ib.*, p. 377-382.

(119) P. PELLIOU et TCHOU Tö-yi, *Bronzes antiques de la Chine appartenant à C. T. Loo et Cie*, Paris, 1924 ; P. PELLIOU, *Jades archaïques de la Chine appartenant à M. C. T. Loo*, Paris-Bruxelles, 1925 (*cf.* « *Lettre ouverte à M. Carl Hentze* », *R. A. A.*, VI (1930), p. 103-122) ; « *Les bronzes de la collection Eumorphopoulos publiés par M. W. Percival Yetts* », *T. P.*, 1930, p. 359-405.

(120) *T. P.*, 1920-1921, p. 1-18.

(121) *Ib.*, p. 183-274.

(122) « *Monsieur E. von Zach* », *T. P.*, 1928-1929, p. 378.

(123) Cf. « *A propos du Chinese Biographical Dictionary de M. H. Giles* », *Asia Major*, VI (1927), p. 377-389 ; « *Les Yi-nien lou* », *T. P.*, 1927, p. 65-81. L'exemplaire du *Dictionnaire biographique* de GILES laissé par PELLIOU est criblé d'annotations dont on pourra tirer une réfection complète de cet ouvrage.

(124) *B. E. F. E.-O.*, I, p. 145.

(125) *Ib.*, II, p. 315-340, IX, p. 123-152, 211-249, 425-469.

(126) « *Le Chou-king et le Chang-chou-che-wen* », *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, II (1916), p. 123-177.

(127) *T. P.*, 1924, p. 1-4.

(128) « *Le San tseu king ou Livre des trois mots* », *ib.*, 1926, p. 251-253.

(129) « *Le Ts'ien tseu wen ou Livre des mille mots* », *ib.*, p. 179-214.

(130) *Ib.*, 1924, p. 163-220.

(131) *Ib.*, 1926, p. 54-60.

(132) « *Les documents chinois trouvés par la mission Kozlov à Kharkhoto* », *J. A.*, 1914, I, p. 503-518.

(133) Cf. *sup.*, n. 95, 97, 98.

(134) « *Les Mongols et la Papauté* », *Revue de l'Orient chrétien*, III (1922-1923), p. 3-30, IV (1924), p. 225-335 ; « *Mongols et Papes aux XIII^e et XIV^e siècles* », *Revue Bleue*, 17 février 1923, p. 110-112 ; *cf.* « *Isol le Pisan* », *J. A.*, 1915, II, p. 495-498. Un mémoire inédit sur PLAN-CARPIN a été trouvé dans les tiroirs de PELLIOU.

(135) Communication sur une lettre en chinois du pape Sixte-Quint à l'empereur de Chine, *J. A.*, 1913, I, p. 208 ; « *Le Juif Ngai informateur du Père Mathieu Ricci* », *T. P.*, 1921, p. 32-39 ; « *Le véritable auteur des Elementa Linguæ Tartaricæ* », *ib.*, 1922, p. 367-386 ;

« *La Brevis Relatio* », *ib.*, 1924, p. 355-372 ; « *Encore à propos des Elementa Linguae Tartaricæ* » *ib.*, 1926, p. 64-66 ; « *Tchin-mao ou Tch'en Ngang ?* », *ib.*, 1930, p. 424-426 ; « *Trois noms chinois de missionnaires sous K'ang-hi* », *ib.*, 1932, p. 109-111 ; « *Michel Boyrn* », *ib.*, 1934-1935, p. 95-151 ; « *Les Franciscains en Chine au XVI^e et au XVII^e siècle* », *ib.*, 1938, p. 191-222. On a trouvé dans les papiers de PELLIOU un inédit intitulé *Sur quelques missionnaires de Pékin*. (à propos du livre de J.-M. PLANCHET, *Le cimetière et les œuvres catholiques de Chala, 1610-1927*, Paris, 1928).

(136) Traduction du brevet posthume décerné par l'empereur Gia-long à Monseigneur d'Adran, *La Géographie*, septembre-octobre 1922.

(137) « *Un recueil de pièces imprimées concernant la question des Rites* », *T. P.*, 1924, p. 347-355.

(138) « *L'ambassade de Manoel de Saldanha à Pékin* », *T. P.*, 1930, p. 421-423 ; « *Un ouvrage sur les premiers temps de Macao* », *ib.*, 1934-1935, p. 58-94.

(139) *T. P.*, 1936, p. 223-229.

(140) « *L'origine des relations de la France avec la Chine : le premier voyage de l'Amphitrite en Chine* », *Journal des Savants*, 1928, p. 433-451, 1929, p. 110-125 ; réédité avec une introduction, des addenda, un index et une table des matières, Paris, 1930.

(141) Communication sur de nouveaux chapitres de Marco Polo, *J. A.*, 1928, II, p. 346 ; « *Remarques sur l'itinéraire de Marco Polo* », *Actes du XX^e Congrès Int. des Or.* (Bruxelles, 1938), p. 216 ; « *Le Chey-nam de Marco Polo* », *Cahiers de l'E. F. E.-O.*, suppl. A (Paris, 1940-1941), p. 3-5. PELLIOU a consacré des cours à Marco Polo en 1928-1929 (*Ann. du C. de Fr.*, 1929, p. 57), 1929-1930 (*ib.*, p. 96), 1936-1937 (*ib.*, 1937, p. 124), 1937-1938 (*ib.*, 1938, p. 123), 1938-1939 (*ib.*, 1939, p. 164).

(142) Les deux premiers volumes du *Marco Polo, The Description of the World*, parus à Londres en 1938, et qui comprennent l'introduction, la traduction anglaise et le texte latin de Tolède, sont principalement l'œuvre du collaborateur de PELLIOU, M. A. C. MOULE. Le troisième volume, dû à PELLIOU, est déjà imprimé en placards.

(143) Les seuls titres à relever sont, sauf erreur, les suivants : communication sur des noms iraniens dans les *Mémoires de Hiuan-tsang*, *J. A.*, 1923, I, p. 162, « *Le nom turc des Mille Sources chez Hiuan-tsang* », *T. P.*, 1930, p. 187-189, et « *Trois termes des Mémoires de Hiuan-tsang* », *Mélanges Linossier*, II (Paris, 1932), p. 423-431.

(144) « *Le voyage de MM. Gabet et Huc à Lhasa* », *T. P.*, 1926, p. 133-178 ; préface de *Travels in Tartary*, Londres, 1928.

(145) « *Les Grands voyages maritimes chinois au début du XV^e siècle* », *T. P.*, 1933, p. 237-452 ; « *Notes additionnelles sur Tcheng Houo et sur ses voyages* », *ib.*, 1934-1935, p. 274-314 ; « *Encore à propos des voyages de Tcheng Houo* », *ib.*, 1936, p. 210-222. PELLIOU a abordé diverses questions se rapportant à la même époque (notamment celle de l'apparition en Chine des canons dits « machines franques », *fo-lang-ki*) dans un vaste mémoire, fécond en digressions, qui doit paraître au *T'oung Pao* sous le titre suivant : *Le Hôja et le Sayyid Husain de l'Histoire des Ming*.

Paul Pelliot et les études altaïques

Lu le 9 novembre 1945, à la Société Asiatique

PAR

J. DENY

Une vie comme celle de Paul Pelliot n'a pas besoin d'éloges. Le secours des épithètes est nécessaire à des hommes voisins de la médiocrité ou de la moyenne et non à ceux de la trempe de Pelliot.

L'activité de ce savant est parlante par elle-même et il nous suffira de la résumer sans abuser des commentaires.

Elle englobait le monde chinois, presque tout le monde altaïque (mongol et turc), le Tibet et s'étendait parfois à l'indianisme et aux études iraniennes.

Au point de vue de leur distribution géographique, on sait que l'objet des études de Pelliot c'était la Chine, en prenant ce mot dans le sens qu'il avait au début du siècle, c'est-à-dire non seulement la Chine proprement dite, mais aussi la Chine extérieure, si l'on peut dire, c'est-à-dire les pays qui garnissaient la première, sur les confins occidentaux, à savoir la Mongolie, le Turkestan chinois et le Tibet. On remarquera que nous laissons de côté la Mandchourie : Pelliot négligea le toungouz-mandchou, persuadé avec d'autres que la parenté entre les trois branches de la famille altaïque, — si famille altaïque, il y a, — devait s'établir en rapprochant d'abord le turc et le mongol.

Le vaste champ d'activité de Pelliot était donc compris surtout dans les immenses tenailles que représentent l'Himalaya au Sud et la longue chaîne où figure l'Altaï lui-même au Nord, avec pour sommet d'attache le Pamir. Au milieu s'insèrent, avec le même

sommet, des tenailles plus réduites embrassant le Turkestan chinois ou Sin-Kiang, séparé, au Sud, du Tibet par le Kouen-Loun, mais empiétant au Nord sur le Tian-Chan ou « les Monts Célestes » en Dzoungarie, avant de confiner à la Mongolie.

Le Sin-Kiang, proprement la « frontière nouvelle » dont le nom est caractéristique en soi et caractéristique aussi de l'activité du sinologue Pelliot, est donc au centre de cet arc gigantesque. C'est là qu'a eu lieu la fameuse mission Pelliot, mission qui a dominé et orienté toute son activité scientifique vers l'étude de la Haute-Asie en marge du monde chinois.

Aussi est-ce de cette mission qu'il faut d'abord parler ici.

On sait que le Turkestan chinois qui au commencement de notre ère n'avait encore rien de « turc » ni de chinois est représenté essentiellement par deux séries d'oasis qui jalonnent la vallée du Tarim des deux côtés de ce fleuve perdu dans les sables. La ligne nord comprend d'Ouest à Est Kachgar, Maralbachî, Utch-Tourfan, Aksou, Koutcha(r), Karachahr et Tourfan. La ligne sud, beaucoup plus éloignée du fleuve comprend (en prenant toujours Kachgar comme point de départ) Yarkend, Khotan, et Leou-Lan (au N.-E. du Lob-nor). Presque à l'extrême pointe orientale du Sin-kiang et contre le Kan-sou, la province la plus occidentale de la Chine proprement dite, se trouve Touen-houang, dont il sera encore question dans notre exposé et qui était occupé par les Chinois comme poste de sécurité dès III avant J.-C., par conséquent avant même la conquête du Turkestan chinois, à la fin du 1^{er} siècle après J.-C., par le général Pan-Tcha'o.

La ligne des oasis nord correspondait à la « route de la soie » découverte par les Chinois en 126 avant J.-C. (voyage de Tchang K'ien), voie fameuse « qui allait amener le précieux tissu du fond de la Chine, par le Turkestan chinois, à Tyr et à Sidon où on le parfilait à l'usage des matrones romaines » (Pelliot, *La Haute Asie*, p. 8). C'est le long de cette route que s'était installée et développée la curieuse et attrayante civilisation mixte gréco-irano-bouddhique qu'on a découverte il y a seulement un demi-siècle.

Le fait que ces oasis étaient situées dans un désert toujours prêt à regagner en les recouvrant de sable les terrains où l'irrigation

s'était péniblement installée, était favorable à la conservation. On l'a souvent répété ; ici, comme en Egypte le sable préserve bien. Il y eut ainsi des cités entières ensablées. Les Anglais disaient *sand-buried* « enseveli sous le sable » et c'est l'épithète qu'adoptera en 1903, Sir Aurel Stein pour son important ouvrage *Sand-buried ruins of Khotan*.

Ce n'est pas d'un seul coup que ces cités furent découvertes. Leur souvenir vivait dans le folklore local et le voyageur W. H. Johnson écrit, dans la relation de son voyage à Iltschi (Khotan), en 1865), avoir entendu dire que les sables mouvants du désert de Takla Makan avaient jadis enseveli « 360 villages » en 24 heures. Le même voyageur rapportait de son expédition un curieux témoignage : c'était du thé en briques qu'on lui disait provenir d'une de ces cités (c'est ce que les Russes appellent encore maintenant le *kirpitchniy tchay*, d'un mot turc *kirpitch* « brique cuite au soleil »). On parlait aussi de monnaies d'or pesant 4 livres, mais l'emplacement des trouvailles passait pour être connu d'un petit nombre de personnes gardant le secret.

On trouvera le détail des recherches qui suivirent dans deux articles amplement documentés d'Henri Cordier, le prédécesseur de feu Granet, à la chaire de Géographie et d'Histoire des Peuples de l'Extrême-Orient à l'Ecole des Langues Orientales : *Les Fouilles en Asie Centrale* (*Journal des Savants*, numéros de mai et de juin 1910).

Nous nous bornerons ici à indiquer très brièvement (trop brièvement pour un sujet aussi important) les principales étapes de la découverte.

Il y eut dès 1870 une première mission anglaise, envoyée par le Gouvernement de l'Inde à Yarkend avec Sir Douglas T. Forsyth. Répétée en 1873, elle donna peu de résultats, dans l'ensemble, mais dès ce moment le nom de Koutchar est prononcé. Le Dr Regel, médecin germano-russe à Kouldja reconnut en 1879 l'emplacement de l'ancien Tourfan, dans une région où aucun Européen n'avait pénétré depuis le jésuite portugais Benoît de Goës (XVIII^e siècle).

En 1890, le lieutenant anglais Bower trouvait à Koutcha(r) un

manuscrit sanskrit sur écorce de bouleau en écriture hindoue *brahmi*, le plus ancien connu à l'époque et qui fut publié dans les années suivantes par le Dr A. F. Rudolf Hoernle.

En juin 1892, notre collègue de la Société Asiatique, Fernand Grenard, compagnon de Dutreuil de Rhins, mettait la main sur un autre manuscrit sur écorce de bouleau, encore plus ancien. Emile Senart, notre ancien président, y reconnut des fragments du *Dhammapada*. C'était, disait-il, le premier manuscrit connu en écriture *kharosthi* ; il datait du 11^e siècle de l'ère chrétienne, au plus tard. Une autre portion du même manuscrit passait par les mains du consul russe à Kachgar N. F. Petrovski et du savant russe Serge Oldenbourg.

En 1896, le Suédois Sven Hedin découvrit, lors de sa deuxième expédition à travers le Takla-Makan, les ruines d'une ville du même nom, dans le Sud du Turkestan chinois, entre le Khotan-darya et le Kiriya-darya.

Entre temps les trouvailles de manuscrits se multipliaient et pour cause : un faussaire étonnant en fabriquait à l'usage des explorateurs ; c'était un certain Islâm Akhoun qui fut démasqué principalement par Sir Aurel Stein.

Jusqu'ici il n'a été question que de précurseurs. La première mission de grande envergure fut organisée en 1898 par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg qui envoya D. Klementz dans l'oasis de Tourfan et publia les importants résultats obtenus par lui.

En 1900 eut lieu la brillante expédition du Dr (plus tard Sir) Aurel Stein, du Collège de Lahore, d'origine hongroise, qui, envoyé dans le Turkestan chinois par le Gouvernement de l'Inde, passa les montagnes par Gilgit et Hounza et visita Yarkend, Khotan, Dandân-Uylik et Niya.

Feu Sylvain Lévy écrivait dans *le Temps* du 11 mai 1911, à propos de cette mission : « Une immense émotion secoua le monde savant ; les collections de M. Stein exposées au British Museum y amenèrent de partout des visiteurs enthousiastes. Elles évoquaient une civilisation composite où l'Inde, la Chine, la Perse, Byzance, le Bouddha, le Christ, Manès avaient tous marqué leur empreinte.

La surprise provoqua une grande émulation... Le xx^e siècle à peine né vient d'enrichir d'une nouvelle conquête l'histoire du genre humain. »

Pour endiguer cet enthousiasme et éviter les inconvénients des concurrences désordonnées, il se forma un Comité international pour l'exploration de l'Asie Centrale avec siège dans la capitale de l'Empire russe. Initié par Wilhelm Radloff avec l'aide de ses collègues et élaboré définitivement au Congrès des Orientalistes de Hambourg en 1902, ce projet eut pour résultat immédiat la création de filiales sous forme de comités nationaux en Russie, en France, en Hollande, en Hongrie, en Italie. Le comité russe fut particulièrement actif. Le nôtre était formé de Senart, Cordier et M. Foucher.

A la même époque commencèrent les fructueuses expéditions allemandes. Dès 1902, le Musée d'ethnographie (für Völkerkunde) de Berlin envoya à Tourfan une équipe d'archéologues, sous la direction du professeur Albert Grünwedel et du docteur Georg Huth (ruines de la ville d'Idikout-Chahri ; Ming-uy de Koumtoura). En 1904, ce fut la mission royale prussienne, subventionnée en partie par Guillaume II, de von Le Coq qui rentra par les Indes au commencement de 1907, pendant que Grünwedel continuait la troisième expédition allemande commencée en 1905.

Les Allemands rapportèrent une riche moisson d'antiquités et d'importants textes bouddhiques et manichéens en différentes langues dont le déchiffrement fut entrepris par des savants comme Foy, Bang, von Le Coq, Geldner, Stöner, Franke, M^{lle} von Gabain et surtout F. W. K. Müller lequel identifia l'estranghelo des textes manichéens, littérature jusque-là inconnue, rédigée en langue turque ou persane. Le même savant déchiffra des textes soghdiens en écriture syriaque et des textes tokhariens (ou Indoscythe ou Yué-tchi, nation indo-européenne).

Les Japonais envoyèrent de leur côté le comte Otani, beau-frère du Mikado, chef d'une église puissante au Japon, lequel, obligé d'interrompre sa mission, se fit remplacer par Zuicho Tachibana. Ce dernier se rendit de Pékin en Turkestan chinois en passant par la Mongolie et la capitale des anciens Turcs de l'Orkhon (1908).

En 1906, Sir Aurel Stein fit une nouvelle expédition au Sinkiang, en compagnie de Rai Ram Sing, topographe indigène du Survey des Indes qui fit des levés très importants en vue d'une carte à échelle réduite.

Il faut aussi mentionner ici les noms des Russes Berezovski, Oldenbourg et surtout Kozlov.

« La France ne pouvait pas, sans renier des traditions glorieuses, s'effacer et rester inerte » (Sylvain Lévi). Dès 1905, et dans le second semestre de cette année, on organisa une expédition subventionnée ou appuyée par le Ministère de l'Instruction Publique, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettre (fondation Benoît Garnier), l'Académie des Sciences, le Muséum d'Histoire naturelle, la Société de géographie de Paris, alors présidée par le prince Roland Bonaparte (arrérages de la fondation Henri d'Orléans), la Société de géographie commerciale de Paris, la Société pour l'avancement des Sciences, etc. Une grande part dans cette organisation revenait à Emile Senart qui était président non seulement de la Société asiatique, mais aussi du Comité de l'Asie française et du Comité français de l'Association pour l'exploration de l'Asie centrale dont nous avons parlé et que Pelliot considérait comme le promoteur de l'entreprise.

On voit par cette énumération l'ampleur du mouvement. Le chef de l'expédition était tout désigné. Le choix se porta tout naturellement sur notre jeune savant qui s'était déjà distingué à bien des égards, comme vous l'a montré M. Demiéville. Je me rappelle que quand il fit son service militaire comme simple soldat, la croix de la Légion épinglée à sa capote de soldat posa des questions de protocole militaire délicates. Laissez-moi vous rappeler aussi qu'il avait obtenu le diplôme de l'École des Langues orientales, en deux ans seulement au lieu de trois, par une faveur qu'on n'accordait alors que dans des cas tout à fait extraordinaires.

Pelliot s'adjoignit le Dr Louis Vaillant, médecin de l'armée coloniale qui fut chargé des travaux de cartographie, astronomie et histoire naturelle. Charles Nouette était le photographe de l'expédition.

Les préparatifs durèrent un an. C'est durant ce laps de temps, je crois, que Pelliot apprit le russe.

La mission quitta Paris le 15 juin 1906 et passant par Moscou et Orenbourg, arriva après dix jours de voyage à Tachkend, le chef-lieu du Turkestan russe. Pelliot y séjourna près d'un mois et mit à profit ce délai pour acquérir la pratique du turc oriental ou *türkî* qu'il ne connaissait que d'une façon livresque (En dehors des langues citées et, bien entendu, du chinois, Pelliot parlait couramment l'anglais).

Après avoir quitté le terminus du chemin de fer à Andidjan, la caravane se forma à une étape plus loin, à Och, où furent réunis les bagages. Il fallut franchir à cheval le col de Taldik-davan à 4.000 mètres, car la mission ne devait s'installer dans des charettes qu'à partir de Kachgar. On n'était pas encore à l'époque où le voyage pouvait être tenté en automobile comme ce fut le cas pour la mission Citroën de 1930.

L'itinéraire de ce long voyage correspond en gros au tracé de la route de la soie qui allait aussi par le désert du Tarim à Singan-Fou. Cet itinéraire se situe plus au Sud que celui du fameux bouddhiste Huen-Tsang (VII^e siècle) et plus au Nord que celui de Marco-Polo (XIII^e siècle), bien que ces deux voyageurs aient passé, comme Pelliot par Si-ngan-Fou.

En août 1906, Pelliot était à Kachgar. Son but était d'atteindre Koutcha(r), capitale d'un ancien royaume et Touen-houang (ces deux villes auxquelles il faut ajouter la localité de Tomchouk furent en effet les principales étapes de son exploration). A Koutcha(r), comme à Touen-houang, il savait, dès Paris, devoir trouver, des *ming-üy* (en turc occidental *bin ev*) c'est-à-dire « mille maisons » en chinois *ts'ien-fo-tong* ou « grotte des 1.000 Bouddhas ». Ce sont des groupes de grottes artificielles aménagées en temples bouddhiques et ornées de superbes peintures murales ensablées. A Kachgar même Pelliot eut la déception d'apprendre que les Allemands venaient de fouiller pendant longtemps à Koutcha(r) et qu'un Russe, Berezovski, s'y trouvait à ce moment. Pelliot essaya alors de tirer partie des ressources de la région. Parmi les nombreuses allées et venues où se dépensait son activité laborieuse, il

se rendit le 28 *septembre* à Paynap où on lui avait signalé des Abdals musulmans de langue turque avec de nombreux emprunts au persan, dont M. Grenard avait déjà étudié une cinquantaine de familles à Kiriya et 7 ou 8 autres à Tchertchen, deux localités situées sur la piste sud des oasis du Tarim. Le terme d'*abdal* a été longuement étudié par le savant turc Mehmed Köprülü lequel y voit des descendants des Hephtalites ou Huns blancs (Il se peut que ce soient simplement des Tziganes d'origine).

Si l'on songe que cet article a pu paraître dans le *Journal asiatique* de janvier-février 1907 et qu'il est daté du 8 *octobre* 1906, on peut être à juste titre stupéfait de la célérité dont savait faire preuve Pelliot quand il voulait aboutir.

Bientôt après Pelliot quittait Kachgar. Il se rendit d'abord à un petit village appelé Tomchouk, à mi-chemin entre Kachgar et Koutcha(r), au N.-E. de Maralbachî. Il s'y trouvait des ruines que Sven Hedin avait prises pour celles d'un monastère musulman. Pelliot les visita à tout hasard et, fort heureusement, en grattant le sol du bout de son fouet de cheval, il retourna une statuette de style nettement gréco-bouddhique. Des fouilles furent entreprises avec 25 à 30 ouvriers et le sanctuaire, datant, en partie, du VIII^e siècle, livra des sculptures polychromes de l'art hellénistique. C'était la première trouvaille de la mission.

Après 6 semaines de travaux, celle-ci se rendit à Koutcha(r) où elle arriva enfin, en plein hiver, exactement le 2 janvier 1907 (Pelliot connut durant son expédition, des températures de — 35°). Il y a à l'Ouest de Koutcha deux groupes de grottes, les deux plus importants de la Kachgarie : le *Kizil ming-üy* et le *ming-üy* de Koum-toura. Comme ils avaient été entièrement déblayés par Grünwedel, Pelliot se contenta de faire photographier les peintures murales millénaires qui les couvraient. Il se rabattit sur des fouilles dans des sanctuaires situés cette fois en plein air, à l'Ouest de Koutcha : à *Duldur-akur* (variante : *Duldul-okur*, sur la nouvelle carte au millionième de Sven Hedin ; la forme correcte d'origine devait être *Duldul-akur*, proprement « l'écurie de la mule blanche du Prophète », les divergences s'expliquant par les variantes des prononciations locales). Un autre temple fut déblayé à Soubachi

au Nord de Koutcha. Ces fouilles donnèrent des manuscrits dont la plupart étaient en écriture hindoue *brahmi*, des tablettes inscrites, des bois sculptés, des sceaux et des monnaies.

Pelliot réussit également à découvrir à 4.000 mètres d'altitude deux passes dans le Tian-Chan qui avaient dû servir dans le temps aux communications entre Turcs de Kachgarie et Turcs du Youldouz et du Tekès.

En septembre 1907, la mission arrivait, par une chaleur torride, à Ouroumtchi, capitale du Sin-Kiang, où elle fut retenue par des questions de change de monnaie. Comme le raconte notre savant, à Ouroumtchi, la moitié de la population parle turc, l'autre chinois. A l'école locale qu'il visita, on enseignait, en plus, le russe et l'anglais. Comme ces quatre langues étaient familières à Pelliot, son omniscience émerveilla les indigènes. Cette anecdote montre en tout cas combien Pelliot était préparé à accomplir fructueusement sa mission.

En décembre l'expédition atteignit enfin Touen-houang à 20 kilomètres au S.-E. duquel Pelliot savait devoir trouver un *ts'ien-fo-toung* d'environ 500 grottes aménagées, avec des peintures et sculptures intactes. Chronologiquement ces monuments s'étagaient entre les VI^e et XI^e siècles. Les plus anciens appartenaient à l'art alors nouvellement découvert des Wei (dynastie bouddhique et sinisée du Nord-Est de la Chine, d'origine turque d'après Pelliot).

C'est à Touen-houang que Pelliot fit cette acquisition massive de manuscrits précieux qui devait être le « clou » de sa mission et qui grâce aux agissements des jaloux et des envieux faillit lui faire le plus grand tort. Il s'agissait de toute une bibliothèque murée dès la première moitié du XI^e siècle de l'ère chrétienne dans la fameuse « cachette » qu'un moine taoïste, le Wang-tao, avait découverte vers 1900. Comme ce religieux faisait des libéralités à divers mandarins avec des peintures sur soie recueillies dans cette bibliothèque, le bruit de la trouvaille se propagea et parvint, en 1905, aux oreilles de von Le Coq alors à Hami (Komoul). Celui-ci fit diligence pour se rendre à Touen-houang, mais fut arrêté par l'annonce que Grünwedel était à son tour parti en mission. Von

Le Coq s'en revint à Kachgar et c'est Aurel Stein qui mit le premier la main sur la cachette. Elle avait 2 mètres 50 dans tous les sens et était bondée de rouleaux de manuscrits. Stein en acheta un grand nombre, mais il en restait encore 15.000 à l'arrivée de Pelliot. Le moine, craignant la réprobation de ses compatriotes, se montrait dur à la détente. Pelliot n'emporta que le tiers, après avoir examiné le tout, et c'est seulement plus tard, en 1910, que la niche fut entièrement vidée par le Gouvernement chinois : vingt caisses de documents, dont beaucoup du VII^e siècle, furent encore rapportées à Pékin.

C'est la visite de Stein qui fut exploitée par la mauvaise foi des détracteurs de Pelliot, sans compter le fait, peu important en soi, que le moine avait déposé après coup dans la cachette des documents volants de date plus récente que les rouleaux. Stein lui-même a fait ressortir avec une parfaite loyauté le mérite des acquisitions faites par Pelliot, auquel il reconnaissait une compétence plus grande pour faire fructueusement les identifications des manuscrits, et en apprécier la valeur. Pelliot triompha finalement de la campagne malveillante menée, ouvertement, par le bibliothécaire du Ministère des Finances d'alors et, plus sournoisement, par un conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Nationale.

Indépendamment du fonds chinois qu'il recueillait ainsi et dont nous n'avons pas à nous occuper ici, Pelliot rapportait un rouleau ouïgour, une quarantaine de rouleaux en *brahmi*, une centaine de feuillets de *pothi*, de la même écriture, une vingtaine de fragments ou de courts documents isolés de textes de bouddhisme ouïgour, une quarantaine de feuillets de *pothi*, deux cahiers et sept rouleaux assez considérables, une quantité de manuscrits tibétains, etc.

En mai 1908, ayant terminé l'étude des grottes de Touen-houang, Pelliot poursuivit son voyage, dont cette partie est désormais hors de mon sujet.

Rentré en France, il fut l'objet d'une brillante réception.

D'après une note insérée par Maurice Faure, ministre de l'Instruction Publique, dans le *Journal Officiel* en réponse à une question écrite du député Bussat, « la collection de manuscrits et livres

imprimés chinois provenant de la mission Pelliot a été déposée à la Bibliothèque nationale en janvier 1910. Elle se compose de deux parties distinctes : 1^o environ 3.000 rouleaux manuscrits donnés à la Bibliothèque nationale ; 2^o environ 30.000 fascicules de livres imprimés chinois en partie donnés, en partie acquis sur les budgets de 1910 et 1911 ».

Cette note parut à une époque où les détracteurs de Pelliot croyaient se montrer très machiavéliques en réclamant des inventaires pour le fonds rapporté par Pelliot. Il tombe sous le sens que pour des identifications aussi difficiles que celles des manuscrits anciens la chose ne pouvait se faire du jour au lendemain. Le catalogue de ce fonds n'est pas encore terminé. M^{lle} Lalou travaille à celui des manuscrits tibétains. Parmi les savants disparus, Sylvain Lévy, Meillet et Gauthiot ont utilisé les documents de Pelliot et ont rendu hommage à leur jeune collègue.

Dès 1914, feu Clément Huart publiait, dans le *Journal asiatique*, le *Conte bouddhique des deux frères, en langue turque et en caractères ouïgours*, d'après le manuscrit n^o 3.509 de la Bibliothèque nationale, qu'il avait demandé à Pelliot de lui confier à cet effet (la même année, Huart publiait dans notre *Journal* également *Trois actes notariés arabes de Yarkend* qui provenaient aussi du fonds Pelliot). Dès le mois de mai de la même année 1914, Pelliot recommençait le travail de Huart, dans le *T'oung Pao*, cette fois sous le titre de *La version ouïgoure de l'histoire des princes Kalyanamkara et Papamkara*. Ce manuscrit ouïgour provenait de la cachette de Touen-houang.

En outre, grâce à Nouette et au D^r Vaillant, la mission Pelliot avait rapporté plusieurs milliers de clichés du plus grand intérêt documentaire, un herbier de 800 plantes, 200 oiseaux, des mammifères, de nombreux insectes, des crânes et des mensurations. Elle avait levé plus de 2.000 kilomètres d'itinéraires, reliés par environ 25 points astronomiques et ne comportant pas d'erreurs possibles au-dessus de 400 mètres en latitude et de 1.000 en longitude.

Le monde savant français estima avec raison qu'il serait juste de récompenser Pelliot en lui donnant une chaire de « langues, d'histoire et d'archéologie d'Asie centrale ». Il l'eut en 1911. On

transforma à cet effet l'ancienne chaire de « langues, d'histoire et de littérature hébraïques, chaldaïques et syriaques », non sans quelque résistance des partisans de l'ancien état de choses.

J'ai essayé à plusieurs reprises de suivre son enseignement. A mon vif regret le temps me manquait. Il étudia avec ses élèves le chinois, le mongol et le turc ancien et eut des auditeurs comme Sir Denison Ross et Vladimirtsov. Ses exposés portaient sur l'histoire de la Haute-Asie, les sources de cette histoire, celle du christianisme nestorien en Asie, le vocabulaire de ce christianisme, le manichéisme. Il faisait expliquer des textes turcs transcrits en alphabets *brahmi* ou tibétain et des textes mongols écrits dans l'alphabet d'origine tibétaine créé en 1269 par le lama 'Phags-pa.

Dans le domaine indo-européen, il s'occupa des colonies soghdiennes et des Yue-Tchi ou Indoscythes.

D'une grande probité et prudence scientifique, il hésita pendant longtemps à admettre l'identité des Hioung-Nou avec les Huns d'une part et les Turcs d'autre part, mais il semble l'avoir reconnue plus tard. Il croyait aussi à l'existence d'une langue proto-altaïque.

Son cours fut interrompu par la mobilisation durant la première guerre mondiale. Il reprit l'uniforme qui séyait bien à l'air militaire qu'on lui a souvent reconnu. Je l'ai rencontré aux Dardanelles, où il était venu en liaison comme officier de l'Etat-major du Commandant en chef, le général Sir Yan Hamilton, alors à Imbros.

Malgré les occupations multiples que lui valait sa haute compétence en matière d'Asie Centrale et de Chine et d'art d'Extrême-Orient, il poursuivait de grands travaux d'érudition, tel un commentaire très poussé de Marco Polo, qui le passionnait et pour lequel il préparait une nouvelle édition, d'un puissant intérêt, après celles de Pauthier et de Yule-Cordier. Il ne se lassait pas d'admirer l'exacte véracité de ce voyageur étonnant.

Il avait également travaillé pendant longtemps à un commentaire approfondi de l'inscription syro-chaldéenne de Si-ngan-Fou de 781, découverte en 1623 ou 1625, qui donne l'historique du nestorianisme en Chine depuis l'arrivée du premier missionnaire A-lo-pen en 635.

Il s'était attelé à un autre gros labeur encore : c'était le *Yuan tch'ao pi che* ou *Histoire secrète des Mongols* de la dynastie régnante de Chine, écrite (au cours d'une année) en 1369. Il existe une traduction russe de cette histoire publiée par l'archimandrite Palladius dans le tome IV des *Troudy doukhounoy missyi* (« Travaux de la Mission ecclésiastique de Pékin »). Le texte mongol de cette histoire n'a pas été conservé, mais les lettrés chinois en avaient reconstitué la prononciation figurée par des caractères phonétiques chinois. Seul Pelliot pouvait faire avec la compétence nécessaire ce travail patient de reconstitution qui supposait la connaissance parfaite de la phonétique de l'ancien chinois. Cette reconstitution a une grande importance au point de vue de l'histoire de la langue mongole et il serait hautement souhaitable, malgré l'avance prise par un émule, qu'elle vît le jour, comme le commentaire de Marco Polo, dont une partie tout au moins serait à Londres. Pelliot cite très souvent le *Yuan tch'ao pi che* dans ses écrits.

Parfois il abordait des questions touchant le persan et l'arabe mais c'était rare, et il se faisait aider par des spécialistes du Proche-Orient.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les travaux de détail où Pelliot examinait minutieusement des questions de vocabulaire ou des points d'histoire et de linguistique (cf. par exemple son étude sur *les mots à H initiale aujourd'hui amuie dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles*, dans le *Journal Asiatique*).

Ces articles, parus surtout dans le *T'oung-pao*, — qui perd en lui son principal animateur —, sont touffus, mais clairs et solides. Ils sont difficiles à résumer à cause du grand nombre de renseignements de détail qu'ils contiennent.

C'était un cerveau étonnamment meublé. Notre ancien collègue, feu Gabriel Ferrand, Ministre plénipotentiaire et spécialiste de malgache et de malais disait en parlant de Pelliot : « Quand il a lu un livre, le livre est là tout entier » et il montrait son front.

On a déjà fait remarquer que Pelliot ne laissait pas, à proprement parler, d'ouvrage complet et achevé. On l'a d'ailleurs tenu quitte d'une thèse de docteur. Un de ses articles pourtant, celui qui est

intitulé *Les Mongols et la Papauté* et qui a paru dans la *Revue de l'Orient chrétien* entre les années 1922 et 1932, pourrait, en réunissant les quatre tranches former un volume de dimension importante.

Je puis aussi vous annoncer que Pelliot m'a confié peu de temps avant sa mort un très gros manuscrit portant le titre de *Mélanges Altaïques* qui, sauf pour la préface, est prêt pour être donné à imprimer. Vous y retrouverez certaines des communications qu'il a faites ici et d'autres contributions entièrement inédites. Comme je lui disais que je comptais bien le voir s'occuper lui-même de cette publication, il me dit d'un air indifférent, mais intentionnellement ambigu, je crois, qu'il ne serait pas là pour le faire, ce qui pouvait aussi bien signifier qu'il prévoyait, comme on disait, une longue convalescence. Je pense maintenant qu'il se savait déjà condamné.

Je vous disais que je comptais m'abstenir d'appréciations inutiles. Peut-être n'ai-je pas tenu parole, malgré moi. Laissez-moi ajouter en tout cas à quel point je partage votre désolation à tous. Bien sûr, aucun de nous n'est immortel, mais pourquoi cette disparition si prématurée d'un homme qui nous était encore si nécessaire ?

Paul Pelliot et les études mongoles

PAR

L. HAMBIS

Paul Pelliot n'est plus ; il s'est éteint après une courte maladie ; mon intention n'est pas de faire ici son éloge, d'autres l'ont fait, et avec plus de compétence. Je voudrais seulement dire quelques mots sur son activité scientifique dans un domaine où j'ai eu la chance de le voir déployer toutes les ressources de son érudition et de sa mémoire extraordinaire. Depuis de nombreuses années Paul Pelliot menait de front les disciplines les plus diverses dans son étude des peuples et des civilisations de l'Asie centrale, et en particulier des peuples altaïques.

Il avait commencé l'étude du turc peu de temps avant son départ pour sa mission en Asie Centrale, en 1906 ; il apprit le turc oriental en quelques mois, et son compagnon de voyage, le docteur Vaillant, me disait encore il y a peu de temps, comment il faisait l'étonnement des indigènes en parlant indifféremment avec une égale aisance turc, chinois ou russe. Il me racontait lui-même quelques mois avant sa mort comment il avait appris rapidement des langues aussi différentes que l'anglais, puis le russe et enfin le turc ; il apprit l'anglais en même temps qu'il passa ses certificats de licence, en un an ; quant au russe, après une préparation intense de quelques semaines, il partit faire un séjour de quelques mois en Russie, et revint le parlant couramment. Comme je m'étonnais de cette rapidité et lui disais que pour apprendre des langues aussi différentes, il fallait des capacités tout à fait remarquables, il me déclarait qu'il se faisait fort d'apprendre n'importe quelle langue

aussi rapidement ; il ajoutait que pour mener à bien une telle besogne, il avait mis au point une méthode personnelle. Il se rendit compte en Asie Centrale de la nécessité pour lui d'apprendre les diverses langues qui concernent les peuples altaïques et en particulier le mongol. A son retour en Europe, voyant les résultats qu'avait obtenus Edouard Chavannes dans son étude sur les pièces de chancellerie de l'époque mongole, et où le mongol et le turc faisaient défaut à ce dernier, il reprit l'étude systématique de ces deux langues, en particulier celle de l'ouïgour et du mongol ancien.

Je n'ai pas à parler ici de ses travaux sur certains textes ouïgours (1), ou tout simplement de ceux purement linguistiques qui l'ont amené finalement à rédiger ses « Notes altaïques » ; M. Deny, à qui le manuscrit de ce travail capital a été remis par Pelliot dans les jours qui suivirent son entrée en clinique, a bien plus de compétence pour en parler ; il l'a d'ailleurs déjà fait dans une allocution prononcée à la Société Asiatique lors de la séance consacrée à la mémoire de notre Président. Je m'en tiendrai seulement au domaine dans lequel j'ai eu l'insigne honneur de travailler sous sa direction depuis 1928, je veux dire le domaine sino-mongol qui concerne non seulement les Mongols propres, mais les divers groupes ethniques qu'on rattache à ce rameau des peuples altaïques.

Paul Pelliot commença l'étude du mongol aux environs de 1912 ; il me disait un jour comment à cette époque, il avait acheté un exemplaire du dictionnaire mongol de Kowalewski, et comment il l'avait payé cinq cents francs, à la surprise de nombreuses personnes qui s'étonnaient qu'on soit assez « dérangé du cerveau » en donnant une telle somme pour un dictionnaire « mongol ».

Il se rendit très rapidement compte que l'étude de la période mongole impliquait la connaissance non seulement du chinois, du mongol et de l'ouïgour pour ne parler que des principales sources de l'Asie Orientale, mais également celle de tous les ouvrages occidentaux qui la concernent, tant européens que musulmans. Il se mit donc à la besogne et commença à cette époque l'étude critique des textes, les comparant, tâchant d'éclairer les faits par la confrontation des diverses sources. La tâche était ardue pour

qui connaît la complexité du problème, car on peut dire que jusque là le travail avait été fait d'une façon disparate et fragmentaire. C'est ainsi qu'en ce qui concerne le mongol, il commença par la lecture des ouvrages classiques de Schmidt dont la grammaire à cette époque était la seule accessible avec celle de Bobrovnikov ; en étudiant l'Histoire des Mongols Orientaux de Sanang Satchân, il fut amené à la comparer avec diverses chroniques mongoles connues sous le nom d'*Altan Tobtchi*, le résultat de ce travail subsiste dans les annotations marginales des textes publiés à cette époque ; il vit alors que ceux-ci, bien que présentant un intérêt certain pour la mongolistique, n'étaient que des ouvrages d'une valeur historique assez mince. Comme il connaissait déjà l'existence du texte que l'on nomme communément l' « Histoire Secrète des Mongols », il entreprit alors le rétablissement systématique du texte mongol en partant de la transcription chinoise faite au xiv^e siècle. Le problème était beaucoup plus complexe qu'on ne pouvait le croire de prime abord, car il s'aperçut que la transcription chinoise variait selon les éditions et selon les manuscrits ; il fallait tenir compte non seulement des résultats obtenus par la comparaison systématique des leçons, mais aussi faire la critique interne du texte pour corriger les erreurs commises par les transcrip-teurs et même celles commises par les copistes du texte original. Le travail qu'il avait fait dut cependant être vérifié à nouveau à la suite de la découverte d'un manuscrit mongol à Ulan-Bator ; ce manuscrit qui est un *Altan Tobtchi*, renferme une partie de la version originale de l' « Histoire Secrète des Mongols », et ce texte est souvent très différent de celui obtenu par restitution, d'où de nouveaux problèmes à résoudre. Pelliot annonçait en 1920, dans son article « A propos des Comans », paru dans le *Journal Asiatique*, qu'il comptait publier très prochainement le texte de l'*Histoire Secrète* ; depuis l'époque où je fus amené à travailler avec lui, il me parla souvent de la publication éventuelle de son texte ; il jugeait sa mise au point tellement avancée qu'il me chargea en 1930 de dresser le glossaire de l'*Histoire Secrète* ; des passages restaient obscurs, mais néanmoins on pouvait penser que le gros du travail était achevé ; c'est alors qu'il se rendit compte que

la critique interne du texte n'était pas assez poussée, et avec sa conscience habituelle, il se remit au travail ; il entreprit la révision du texte entier, et l'on peut dire qu'il l'a menée à bien ; il laisse un manuscrit avec de nombreuses notes marginales et une traduction qui malheureusement n'est achevée que jusqu'au § 184 alors que le texte en comporte deux cent quatre-vingt-deux. L'étude et la mise au point de l'*Histoire Secrète* l'ont occupé pendant plus de trente ans d'une façon intermittente (2) Ce n'est pas le seul ouvrage en mongol ancien auquel il se soit intéressé. Nous avons trouvé dans les documents que M^{me} Pelliot a remis au Musée Guimet les éléments d'une édition critique du *Houa-yi-yi-yu*, dictionnaire sino-mongol datant du début des Ming, dont les mots sont transcrits selon les mêmes principes que l'*Histoire Secrète*, et qui offre, après la partie lexicographique, un recueil de documents mongols transcrits de la même façon, avec traduction chinoise interlinéaire ; ce dictionnaire et ces textes devaient amorcer la publication d'une série de lexiques d'époque généralement plus basse, mais d'un intérêt aussi grand.

Son activité s'était également portée dans le domaine de l'épigraphie et de la diplomatie mongoles. Son interprétation des inscriptions déjà étudiées en a permis la mise au point sinon définitive, du moins extrêmement poussée, et son déchiffrement d'inscriptions pratiquement inédites comme celle de Kiu-yong kouan en permettront une étude de plus en plus précise ; il avait rapporté un certain nombre d'estampages d'inscriptions ; elles sont actuellement inédites ou bien ont été étudiées en partie dans ses cours du Collège de France.

La découverte des documents diplomatiques mongols du Vatican le conduisit à l'étude des rapports des Mongols avec la Papauté ; il entreprit alors une enquête serrée sur ce sujet, tout en commençant la publication des résultats auxquels il était arrivé, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, et il se livra à la vérification de ce qui avait été déjà dit sur la question. Trois fascicules ont été publiés aux environs de 1925, et nous ont donné la traduction de la lettre de l'Empereur Güyük au pape Innocent IV, ainsi que celle du sceau de cet Empereur (3) ; il n'eut malheureusement pas le

temps de continuer ce travail qui est resté inachevé, ce qui est d'autant plus regrettable qu'il devait y publier deux lettres inédites des Il-Khans de Perse ainsi que divers documents de la même provenance. On peut également déplorer qu'il n'ait pas publié un rescrit de l'Empereur Qaïchan, ce rescrit étant le seul que nous connaissions en caractères 'phags-pa ; cependant le mal est ici moindre, car il en a rédigé le déchiffrement et le commentaire.

Ses recherches sur les rapports des Mongols avec la Papauté l'amènèrent à étudier d'une façon plus générale les rapports des Mongols avec l'Occident ; pour pouvoir le faire, il était nécessaire de s'attaquer aux récits des grands voyageurs de l'époque : Plan Carpin, Rubruck et Marco Polo. Le livre de Marco-Polo le passionnait d'une façon particulière, car il se rendait compte que c'était une mine extraordinaire de renseignements sur l'Extrême-Orient et sur l'Asie Centrale ; aussi en avait-il entrepris une étude approfondie depuis de nombreuses années ; il en donna des résultats fragmentaires dans ses cours du Collège de France. Cette étude a heureusement abouti à un résultat : un mécène anglais, sir Percival David, a subventionné la publication du texte faite à Londres par notre confrère, M. Moule, en demandant à Pelliot de vouloir bien y contribuer en faisant le commentaire et les annotations. Le texte est sorti avant la guerre, et les notes de Pelliot seraient depuis longtemps publiées sans celle-ci ; les épreuves sont actuellement chez Mme Pelliot, et il faut espérer que l'éditeur ne tardera pas plus longtemps à les mettre à la disposition de ceux qui s'intéressent à Marco-Polo et à ses voyages. Il m'avait donné à entendre qu'il avait l'intention de publier après son Marco Polo une étude et des notes sur Plan Carpin et Rubruck ; nous avons retrouvé dans ses papiers une liasse intitulée « Notes sur Plan Carpin », mais malheureusement rien sur Rubruck.

J'aurais encore beaucoup à dire sur les œuvres, publiées ou non, de Paul Pelliot, mais je veux seulement parler de deux aperçus de son activité en ce qui concerne la mongolistique et l'histoire des Mongols. En dehors de nombreux articles publiés dans les revues les plus diverses, et en particulier dans le *T'oung Pao* ou dans le *Journal Asiatique*, et dont la nomenclature demanderait la mise

au point d'une vraie bibliographie (4), il avait fait une étude très poussée des sources tant musulmanes que chinoises de l'histoire mongole ; le résultat avait été exposé à plusieurs reprises dans ses cours du Collège de France ; il a ainsi rassemblé de riches matériaux sur tous les peuples de l'Asie Centrale, qui sont restés, si je puis dire, à l'état brut. Néanmoins, certains comme ses « Notes critiques d'histoire kalmouke », peuvent être publiés sans difficulté ; d'autres comme ses notes sur les Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient, renferment une mine de renseignements, mais ne sont pas en état de l'être sous forme d'un ouvrage achevé.

Pelliot avait également poussé l'étude du mongol et du turc à un haut degré de rigueur scientifique, et ses conclusions les plus importantes ont été publiées dans le *Journal Asiatique* et dans de nombreux articles du *T'oung Pao* (5) ; il avait rédigé un grand nombre de notes à la suite de ses recherches dans le domaine turco-mongol et il était arrivé à des résultats extrêmement intéressants dont une bonne partie se trouve consignée dans ses « Notes altaïques », le reste permettant seulement de faire des hypothèses très séduisantes sur la parenté et les origines des peuples altaïques ; il préparait d'ailleurs un gros travail sur les anciens peuples turco-mongols de la Russie, Khazars, Bulgares, etc., où il discutait les conclusions auxquelles on est arrivé jusqu'à présent ; nous avons retrouvé le dossier concernant cette étude ; il avait commencé à le rédiger il y a plus de deux ans, mais n'a pu le terminer.

C'est avec une grande tristesse que nous avons dépouillé les papiers qu'il laisse, et nous ne saurons trop remercier **M^{me} Pelliot** d'avoir bien voulu remettre au Musée Guimet toute l'œuvre posthume de son mari ; que de travail accumulé pendant près de quarante-cinq ans ! Je donne à la fin de cette courte notice la liste de tous ces documents ; ils symbolisent l'activité scientifique de celui qui fut le maître de la sinologie et de l'« altaïstique » contemporaines.

Avant de terminer, je voudrais insister sur un côté particulièrement intéressant de l'activité scientifique de Paul Pelliot, je veux parler de la manière dont il travaillait. Nous n'avons pas trouvé dans ses papiers de fichiers ou de notes classées systématiquement

d'une manière appropriée à son genre de travail, mais tous ceux qui lui empruntaient ces livres, ont pu constater que tous les volumes concernant les études auxquelles il se livrait, étaient couverts de notes et de renvois ; il était arrivé à se constituer avec un nombre réduit de volumes une sorte de base de travail grâce à laquelle il pouvait se référer, sans aucune fiche, à tous les passages concernant un même sujet, en passant par une sorte de chaîne, le premier volume renvoyant à plusieurs ouvrages de sa bibliothèque, ceux-ci se recoupant et renvoyant à d'autres volumes et ainsi de suite jusqu'à épuisement du sujet, si l'on peut dire. Il avait ainsi formé un instrument idéal de travail, lequel était appuyé sur certains répertoires et en particulier sur ses dictionnaires. C'est ainsi que par exemple ses dictionnaires turcs forment un dictionnaire turc complet, annoté, corrigé et renvoyant aux dictionnaires des langues auxquelles le turc est apparenté ou auxquelles il a emprunté des mots ; il a opéré de même pour le mongol et pour le tibétain, et l'exemplaire le plus achevé de ce qu'il avait réalisé dans ce domaine est le dictionnaire biographique de Giles qu'il a entièrement refait.

C'est dire qu'en dehors des documents que Pelliot a pu rassembler, un grand nombre des volumes de sa bibliothèque constituent un ensemble extrêmement précieux. Il faut souhaiter que tous ces riches matériaux réunis au cours d'une vie remarquable par son activité soient groupés et publiés avec toutes les garanties scientifiques.

NOTES

(1) *La version ouïgoure de l'histoire des princes Kalyanamkara et Papamkara* (T'oung Pao, 2^e série, XV [1914], pp. 225-272) ; *Observations sur un catéchisme bouddhique ouïgour en écriture tibétaine* (J. A., série II, XVI, pp. 135 et s.) ; *Sur la légende d'Uguz-khan en écriture ouïgoure* (T'oung Pao, 2^e série, XXVIII [1930], pp. 247-358).

(2) *Le titre mongol du Yuan tch'ao pi che* (T'oung Pao, 2^e série, XIV [1913], pp. 131-132) ; *Un passage altéré dans le texte mongol ancien de l'« Histoire Secrète des Mongols »* (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1930],

pp. 199-202) ; Compte rendu : E. Haenisch, *Untersuchungen über das Yuan-tch'ao pi-shi, die Geheimne Geschichte der Mongolen* (T'oung Pao, 2^e série, XXVIII [1931], pp. 156-157) ; *Deux lacunes dans le texte mongol actuel de l'Histoire Secrète des Mongols* (Mélanges Asiatiques, CCXXII, pp. 1-18) ; *Chiroltga-Chiralga* (T'oung Pao, 2^e série, XXXVII [1944], pp. 102-114).

(3) *Communication sur quatre documents persans de la Bibliothèque Vaticane relatifs au Khan Kuyuk* (J. A., série 11, XIX, pp. 308 et s.) ; *Les Mongols et la Papauté* (Revue de l'Orient Chrétien, 3^e série, t. III (XXIII), nos 1 et 2 (1922-23), pp. 3-30 ; t. IV (XXIV), nos 3 et 4 (1924), pp. 225-335 ; T. VIII (XXVIII), nos 1 et 2 (1931-32), pp. 3-84 ; *Mongols et Papes au XIII^e et XIV^e siècles* (Rome, n^o 147, sept.-oct. 1923).

(4) *Chrétien d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient* (T'oung Pao, 2^e série, XV [1914], pp. 623-644) ; *A propos des Comans* (J. A., série 11, XV, pp. 125-185) ; *Communication sur la naissance de Gengis-khan* (J. A., 1939, I, p. 133) ; *L'édition collective des œuvres de Wang Kouo-wei* (T'oung Pao, 2^e série, XXVI [1928/29], pp. 113-182) ; *L'évêché nestorien de Khumdan et Sarag* (T'oung Pao, 2^e série, XXV [1927/28], pp. 91-92) ; *Les Kōkō-däbtär...* (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1930], pp. 195-198) ; *Notes sur Karakoroum* (J. A., CCVI, pp. 372 et s.) ; *Note sur la carte des pays du Nord-Ouest dans le King che ta tien* (T'oung Pao, 2^e série, XXV [1927-28], pp. 98-100) ; *Notes sur le « Turkestan » de M. W. Barthold* (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1930], pp. 12-56) ; *Notice sur « Vostok »* (T'oung Pao, 2^e série, XXII [1923], pp. 391-393) ; *Sur un passage du Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (The Ts'ai Yuan P'ei Anniversary Volume) (Supplementary Volume I of the *Bulletin of the Institute of History and Philology of the Academia Sinica*, pp. 907-938, Peiping, 1934) ; *Les relations entre l'Orient et l'Occident à l'époque mongole* (Conférence à l'Université franco-chinoise) ; *Le vrai nom de Sevoutan* (T'oung Pao, 2^e série, XXIX [1932], pp. 43-54) ; *Sur quelques travaux chinois manuscrits concernant l'époque mongole* (T'oung Pao, 2^e série, XXVIII [1931], pp. 378-380) ; *Une tribu méconnue des Naiman-les Bätäkin* (T'oung Pao, 2^e série, XXXVII [1943], pp. 35-71) ; *Une ville musulmane dans la Chine du Nord sous les Mongols* (J. A., CCKI, pp. 261-279) ; Compte rendu : B. Spuler, *Die Goldene Horde* (Orientalische Literaturzeitung, nos 1-2 [1944], pp. 14-21) ; On peut joindre à ces articles des travaux concernant les peuples altaïques de l'Asie Centrale qui ne sont pas mongols, ou certains autres ouvrages se rapportant à des sujets très voisins : *Les Abdal de Painâp* (J. A., série 10, IX, p. 115 et s.) ; *Sur quelques mots d'Asie Centrale, attestés dans les textes chinois* (J. A., série 11, I, p. 424 et s.) ; *Les noms tibétains des T'ou-yu-houen et des Ouigours* (J. A., série 10, XX, p. 520 et s.) ; Compte rendu : C. Wessels, *Early Jesuit Travellers in Central Asia 1603-1721* (T'oung Pao, 2^e série, XXIV [1925-26], pp. 387-395) ; *La fille de Mo-tch'o Qaghan et ses rapports avec Kül-Tegin* (T'oung Pao, 2^e série, XIII [1912], pp. 301-306) ; *Note sur les T'ou-yu houen et les Sou-p'i* (T'oung Pao, 2^e série, XX [1921], pp. 323-331) ; *L'origine des T'ou-kiue, nom chinois des Turcs* (T'oung Pao, 2^e série, XVI [1915], pp. 687-689) ; *Le nom du Khwarizm dans les textes chinois* (T'oung Pao, 2^e série, XXXIV [1938], pp. 146-152).

(5) *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles* (J. A., CCVI, pp. 193-263) ; *Etude d'un vocabulaire*

mongol recopié en Perse du Nord-Est par un grammairien arabe (J. A., série II, XVIII, pp. 186 et s.) ; *Les mots mongols dans le Korye-Sa* (J. A., CCXVII, pp. 253-266) ; *Le prétendu vocabulaire mongol des Kaitak du Daghestan* (J. A., CCX, pp. 279 et s.) ; *Compte rendu* : O. Francke et B. Laufer, *Epigraphische Denkmäler aus China* (J. A., série II, IV, pp. 177 et s.) ; « *Chul* » ou *Sarag* ? (J. A., CCXI, pp. 138 et s.) ; *Compte rendu* : N. N. Poppe, *Dagurskoe narechie* (« *le dialecte dahur* ») (T'oung Pao, 2^e série, XXVIII [1931], pp. 111-113) ; *Compte rendu* : G. D. Sanjeev, *Mantchjuro-mongol'skie yazykove paralleli* (T'oung Pao, 2^e série, XXVIII [1931], pp. 113-118) ; *Compte rendu* : A. K. Bogdanov, *K znatcheniyu slov djigür-e agulgan v pis' me il'khana Arguna k Filippu Krasimovu* (« *Sur le sens des mots djigür-e agulgan dans la lettre de l'ilkhan Argun à Philippe le Bel* ») (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1931], pp. 136-137) ; *Compte rendu* : V. A. Kazakevitch, I) *Namogil'nye statui v Darigange*, II) *Poëdka v Darigangu* ('I) *Statues funéraires à Darigangu*. II) *Voyage à Dariganga*) (T'oung Pao, 2^e série, XXVIII [1931], pp. 166-168) ; *Neufs notes sur des questions d'Asie Centrale* (T'oung Pao, 2^e série, XXVI [1928-29], pp. 201-265) ; *Le nom persan du cinabre dans les langues altaïques* (T'oung Pao, 2^e série, XXIV [1925-26], pp. 251-253) ; *Le nom turc des « Mille Sources » chez Hiuan-tsang* (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1930], pp. 189-190) ; *Le nom turc du vin dans Odoric de Pordenone* (T'oung Pao, 2^e série, XV [1914], pp. 448-453) ; *Le prétendu mot « iascot » chez Guillaume de Rubrouck* (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1930], pp. 190-192) ; *Compte rendu* : E. Hauer, *Das San-tze-king in dreisprachigen Texte mit einem chinesischem mandschurischen une mongolischen Wörterverzeichnis samt einen deutschen Uebertragung* (T'oung Pao, 2^e série, XXIV [1925-26], pp. 92-95) ; *Sur yam ou djam « relais postal »* (T'oung Pao, 2^e série, XXVII [1930], pp. 192-195) ; *Qubtchiri-qubtchir et qubtchi'ur-qubtchur* ; *Tängrim-tärim* (T'oung Pao, 2^e série, XXXVII [1944], pp. 153-164 et 164-185) ; *Les formes avec et sans q-(k-) initial en turc et en mongol* (T'oung Pao, 2^e série, XXXVII [1944], pp. 73-102) ; *Le terme « Kereksur »* (T'oung Pao, 2^e série, XXXVII [1944], pp. 114-125) ; *Sao-houa, sauga, saugat, saguate* (T'oung Pao, 2^e série, XXXII [1936], pp. 230-237) ; *Compte rendu* : G. Ramstedt, *Die palatalisation in der altaischen Sprachen* (T'oung Pao, 2^e série, XXXI [1934], pp. 176-178) ; *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols (Asia Major, II [1925], pp. 284-289)* ; *Les Documents mongols du Musée de Téhéran (Athar-e-Iran, I, 1 [1936], pp. 37-46)* ; *Les formes turques et mongoles dans la nomenclature zoologique du Nuzhatu'l-Kulub (Bulletin of the school of Oriental Studies, VI, 3 [1931], pp. 555-580).*

Fonds Pelliot

PAR

L. HAMBIS

M^{me} Pelliot a eu la générosité de donner les travaux restés inédits et les notes de M. Pelliot au Musée Guimet. Je les ai dépouillés avec l'aide de M^{me} Esther Lévy qui en a dressé la liste détaillée.

Le Comité de publication est maintenant constitué, et l'on n'attend plus que l'aide financière des divers organismes compétents.

MANUSCRITS RÉDIGÉS

Sur la phonétique du chinois ancien (ancien, E. F. E. O.), 46 et 34 p., notes, petit format.

Notes sur la géographie ancienne et moderne du Turkestan chinois (ancien (E. F. E. O.), 25 et 44 pp. de notes.

Tibet, 187 pp.

Les routes de la région de Turfan sous les T'ang, 168 pp.

L'histoire et la géographie anciennes de l'Asie Centrale dans Innermost Asia, 53 et 39 pp. de notes.

Notice sur Giles, An Introduction to the history of Chinese pictorial Art (ancien, non terminé), 36 et 13 pp. de notes, petit format.

Les œuvres de Tch'en Tch'eng, 14 et 4 p. de notes.

Les plus anciennes transcriptions des noms de Mahasthamaprapta et d'Avalokitesvara, 11 pp. (dont 4 de notes).

Inscription nestorienne de Si-ngan-fou, 300 pp. environ.

Les débuts de l'imprimerie en Chine, 118 et 63 p. de notes.

- Quelques noms turcs d'hommes et de peuples...*, 32 p. dont 18 de texte.
Sanskrit arya, ouïgour arje, 4 p.
Mémoires sur les coutumes du Cambodge (réédition), 200 pp. environ.
A propos d'un titre hiong-nou, 8 pp.
Sur Koutcha, Qarachshar et Rauruka, numéroté 1-5 et 39-82 (manuscrit fragmentaire).
Un vocabulaire arabo-mongol et un vocabulaire sino-mongol du XIV^e siècle, 182 et 96 pp. de notes, plus vocabulaire (la première partie seule est au point).
Anciennes appellations des mois chez les Mongols, 29 p. dont 9 de notes.
Traduction de Rachid ed-din, 105 pp.
Notes sur l'histoire de la Horde d'Or (Spuler), 88 et 65 p. notes petit format.
Khutu and kindrer topics (suite à ms. de Laufer resté inédit, inachevé), 60 et 28 p. notes.
Notes critiques d'histoire kalmouke (Baddeley, 1919), 61 et 85 p. notes, VII tableaux.
Mar Yahballaha, Rabban Çauma et les princes Ongut chrétiens (Montgomery, 1927), 32 et 49 p. de notes.
Le mongol kägül-käkül... ; le turc et mongol bogtaq-boqta..., le chinois Kou-kou haute coiffure des femmes mariées nobles, 22 et 12 p. notes.
Notice sur NOBEL, *Kumarajiva*, 22 + 7 p. notes.
Sur quelques anciens missionnaires de Pékin (Planchet), 29 p. dont 5 de notes.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Paroles prononcées le 31 octobre 1945 devant le cercueil de Paul Pelliot, par M. Georges SALLES	1
Paroles prononcées le 31 octobre 1945 devant le cercueil de Paul Pelliot, par M. Edmond FARAL.....	6
Paul Pelliot, Honneur de la Sinologie française, par Jean FILLIOZAT.....	11
Paul Pelliot, chef de mission, par le Docteur Louis VAILLANT..	20
La carrière scientifique de Paul Pelliot et son œuvre relative à l'Extrême-Orient, par Paul DEMÉVILLE	28
Paul Pelliot et les études altaïques, par J. DENY	54
Paul Pelliot et les études mongoles, par L. HAMBIS	68
Fonds Pelliot, par L. HAMBIS.....	77